nrf

JACQUES SPITZ

LES ROMANS FANTASTIQUES

La Guerre des MOUCHES



GALLIMARD

Jacques Spitz

LA GUERRE DES MOUCHES

(1938)

1

Le laboratoire carnassier

Juste-Évariste Magne, né à Cahors, dans le Lot, troisième fils d'un tonnelier, avait échappé de justesse au ridicule d'être prénommé Charles, comme son père. Il le devait à sa mère, dont le jugement fut peut-être éclairé par l'approche de la mort : elle mourut en effet trois jours après la venue au monde du nouveau-né. L'enfance du jeune Juste, privé de mère, se traîna, comme tant d'autres enfances malheureuses, dans les ruisseaux d'abord, sur les bancs de l'école communale ensuite. Elle se fût peut-être poursuivie sur ceux de la Correctionnelle, si un Frère de la doctrine chrétienne, dont la sœur était voisine de la cabane du père Magne, ne s'était intéressé à Juste et ne l'avait fait entrer au petit séminaire. Il s'y montra relativement studieux, mais peu tenté par la vocation ecclésiastique. À vingt ans, après une suite de hasards variés dont le miracle est qu'ils aboutirent, un diplôme de licencié ès sciences de l'université de Montpellier vint terminer cette première période de son existence.

Licencié ès sciences naturelles, Juste-Évariste Magne ne trouva pas plus aisément qu'avant l'obtention de ce titre le moyen de vivre, comme faisaient apparemment tous ceux qui l'entouraient. Il songeait à s'associer avec un ancien dompteur devenu montreur de puces savantes, quand l'autorité militaire l'invita à franchir les grilles de la caserne de Quimperlé, Finistère. Le soldat Magne se disposait à servir la patrie avec toute la reconnaissance que l'on doit à qui vous alimente en bœuf bouilli, quand il se découvrit des pieds plats. Zoologiste, il n'eût pas dû ignorer cette particularité de sa constitution. Le fait est qu'il l'ignora jusqu'au jour où le poids du sac et la rudesse de manières de quelques sous-officiers lui ouvrirent les yeux sur son inaptitude à la marche. Rendu à la vie civile, il se fût retrouvé Évariste comme devant, si un ancien voisin de chambrée ne lui avait donné une lettre de recommandation pour le professeur Carnassier.

Carnassier, professeur au Collège de France, attendait de ses recherches sur l'hérédité, poursuivies en son laboratoire de la rue Cujas, le moyen d'entrer à l'Académie des Sciences, quai Conti. Il n'avait naturellement besoin de personne. Cependant, les milliers de mouches drosophiles qu'il entretenait aux fins d'expériences, réclamaient les soins de serviteurs attentifs. Juste-Évariste accepta avec

reconnaissance d'entrer dans la voie royale de la recherche scientifique par l'humble porte des garçons de laboratoire.

Dès lors, deux ans durant, aux appointements de huit cents francs par mois, Magne travailla rue Cujas, soignant, élevant, comptant, examinant des mouches.

Il faut savoir que, sur environ dix mille mouches drosophiles, on en rencontre une qui, par quelque détail anatomique : forme des ailes, variation dans la couleur rouge des yeux, aspect de l'abdomen, se distingue de ses semblables. Cette mouche, dite mutante, peut transmettre ses caractères particuliers à sa descendance. Le travail de Magne consistait à croiser les mouches mutantes et à observer la façon dont les caractères distinctifs des parents se répartissaient entre les individus de la portée. À force de tourner et retourner des mouches sous la loupe, Juste-Évariste Magne en était venu à les connaître mieux qu'aucun homme au monde. Entre-temps, poursuivant tant bien que mal ses études théoriques, il n'était pas sans avoir acquis sur le sujet des idées personnelles, mais s'abstenait d'en faire part à Carnassier, son patron, dont la froideur était décourageante, et dont les confidences n'allaient guère au-delà d'une navrante banalité :

« Claude Bernard disait que l'animal qui a rendu le plus de services à la science était la grenouille. De nos jours, mon petit Magne, il dirait la mouche. »

Or, un certain soir de février dont il devait garder longtemps le souvenir, Magne sortait du laboratoire, le dernier, selon sa coutume. La température de vingt-cinq degrés qui régnait dans les chambres d'élevage des mouches lui avait un peu desséché le gosier. Il entra dans le petit bistrot qui faisait l'angle de la rue Victor-Cousin, et, ne reculant pas devant la dépense, se commanda un demi au comptoir. Le patron le connaissait bien.

— Tenez, monsieur Magne, voilà qui va vous intéresser, dit-il, en lui tendant l'*Intran.*

Magne jeta un regard sur la page : on y voyait la photographie de la reine des Halles centrales, mais le pouce du patron indiquait un article dans la colonne de gauche :

UNE CURIEUSE ÉPIDÉMIE

C'est une bien curieuse aventure qui arrive en Indochine aux habitants du village de Saravan, chef-lieu de district du Laos sur un affluent du Mékong. Des nuées de mouches, vraisemblablement chassées de la forêt tropicale par les pluies, se sont abattues sur la contrée, obligeant les indigènes à abandonner leurs cases et à refluer vers le sud. L'exode des populations prend des proportions qui semblent inquiéter l'administration locale. C'est égal, si fuir devant le tigre était excusable, fuir devant les

mouches ne fait guère honneur au courage des Laotiens !

— C'est une réclame pour Fly-Tox, fit Magne dédaigneux.

Le patron, qui souhaitait un peu de conversation, continuait :

— Ah ! monsieur Magne, gardez bien vos mouches, sans quoi nous saurions à qui nous en prendre…

— Les hommes sont plus dangereux, répliqua Magne pour couper court à l'entretien.

Il paya vingt-cinq sous, et constatant qu'il ne lui restait plus que sept francs trente-cinq pour aller jusqu'à la fin du mois, prit sans joie le chemin du boulevard Saint-Michel qui le ramenait chez lui, rue Visconti. Évidemment, il possédait encore dans son garde-manger une livre de sucre en poudre et un demi-camembert, mais le problème du dîner consistait à joindre ces deux denrées extrêmes sans trop entamer ses réserves pécuniaires, et c'est à quoi il songeait quand l'aventure entra brusquement dans sa vie : une voix féminine demandait le chemin du Panthéon. Surpris, il tourna la tête : de l'autre côté des grilles du musée de Cluny, une jeune fille cherchait vainement la sortie du jardin.

À force de surveiller des mouches en bocaux, Juste-Évariste Magne avait pris l'habitude des bêtes captives. À la jeune fille prisonnière, il indiqua le chemin pour sortir du musée, en l'accompagnant lui-même de l'autre côté de la grille, tout le long du boulevard Saint-Germain, puis de la rue de Cluny. Au tournant de la rue du Sommerard, il savait quelle s'appelait Micheline, qu'elle avait dix-sept ans, qu'elle était arrivée la veille de Château-Chinon pour retrouver sa tante, chaisière à Saint-Sulpice, en attendant de se placer dans une maison bourgeoise, qu'elle se dépêchait de visiter les curiosités de la capitale pendant qu'elle en avait encore le temps, qu'au musée de Cluny tout était décidément bien vieux, mais bien entretenu… Quand la jeune Micheline déboucha enfin square de la Sorbonne, Évariste se trouva face à face avec elle et, la regardant machinalement comme il faisait pour les mouches sortant du bocal d'élevage, il eut un sursaut : Micheline avait des yeux bleus, alors que les drosophiles n'avaient habitué Magne qu'à la gamme des rouges.

Le Panthéon était fermé, mais Saint-Étienne-du-Mont était ouvert, qu'on pouvait visiter. Micheline, Parturier de son nom de famille, suivie de Juste-Évariste Magne toujours muet, traitait longuement, en déambulant dans la nef, des beautés du Morvan, en été surtout, parce que, les autres mois, il y pleut tout le temps, des bœufs blancs, des étangs, des orages si-fréquents-qu'à-la-fin-je-n'avais-plus-peur-du-tonnerre, et de la table d'orientation au-dessus de Château-Chinon qui donne la direction de tous les cols, en couleurs, avec les distances

même… Quand, enfin, elle posa à Juste-Évariste une question discrète sur ses occupations, et qu'il avoua travailler dans un laboratoire, la stupéfaction la fit muette. Un laboratoire ! Savant ! et l'air si jeune encore ! Son silence fut si éloquent et si prolongé que Juste pensa avoir déplu.

— Que croyez-vous donc que je faisais ? demanda-t-il humblement.

— Je m'étais fait une idée, répondit Micheline ; je croyais que vous étiez dans l'alimentation.

Tout inexpérimenté qu'il fût, Juste n'était pas sans savoir qu'à une dame qui accepte votre compagnie, il convient d'offrir le cinéma. Mais deux places à quatre francs excédaient ses ressources. Alors, à force de méditer sur sa situation difficile, tout en faisant semblant d'écouter le récit d'un jour de foire aux bestiaux à Autun, il eut une idée de génie : Carnassier, qui dînait avec le directeur de l'Hygiène publique au ministère, devait être absent, il proposa à Micheline de visiter le laboratoire.

Rue Cujas, Micheline, frappée d'une terreur respectueuse devant la verrerie scientifique, ne souffla plus mot. Juste, au contraire, se retrouvait dans son élément. Désireux de briller, il entreprit d'initier d'un seul coup la visiteuse aux derniers secrets des recherches biologiques sur l'hérédité. Il parlait de Mendel, de Morgan, de caractères récessifs, de caractères dominants, de chromosomes, de localisation de facteurs, d'ailes sans cellule anale… Peu à peu, il s'échauffait :

— Et tout cela, s'écriait-il dans le laboratoire désert, ne sont encore que des vues bornées par les rapports d'expérience, des courbes statistiques, ce sont des idées de patron assis devant sa table de travail et préparant son compte-rendu pour L'Académie des sciences. Mais lorsqu'on est comme moi en contact avec la matière vivante, quand on touche de ses doigts les larves, quand on palpe les abdomens, les antennes, compte les facettes des yeux, les nervures des ailes, quand on a veillé sur le vol, la nourriture et le sommeil de milliers de mouches, on s'aperçoit que le mystère est bien plus grand, bien plus impénétrable qu'on peut le dire. Un mouvement de pattes, un raidissement de poil, une variété dans l'éclat des soies, tout cela prend une signification que les mots ne peuvent pas dire. On classe les microbes, les mouches, les chiens, les chats, les éléphants en embranchements, sous-embranchements, en genres, familles, tribus, variétés… On croit être quitte quand on a tout étiqueté, rangé chaque animal dans son casier, mais la matière vivante se soucie bien peu de toutes ces classifications, de tous ces échafaudages de dénominations. La matière vivante, écoutez-moi, cela bouge. Tenez, on croit que la terre est bien stable, que la mer est calme, que la petite rivière où l'on

va se baigner sera là l'année prochaine, sera là toujours. L'année prochaine elle y sera peut-être encore, mais non pas toujours. La terre tremble, les volcans crachent, les grands cataclysmes géologiques peuvent reprendre demain et bouleverser la face du monde. Eh bien, pour la matière vivante, l'équilibre est encore plus instable. Son sommeil apparent est encore plus léger que celui de la terre. Il suffit d'avoir vu combien il faut peu de chose dans un germe pour qu'il produise un monstre. De grandes secousses peuvent agiter demain tout le protoplasma de la vie. Demain, qui sait ? des diplodocus, des mastodontes peuvent renaître…

Il s'arrêta pour souffler. Micheline le regardait bouche bée.

— J'ai compris, dit-elle, ce n'est pas la peine de vous mettre en colère.

Alors Juste éclata de rire et, revenant à une compréhension plus saine de leurs situations respectives, il tendit à l'innocente Micheline de la pulpe de banane pour qu'elle en donnât aux drosophiles aux yeux pâles.

— Oh ! quelles drôles de petites mouches ! s'exclama-t-elle, ravie.

Il montra la grande cuve où grouillaient les larves écloses dans l'après-midi.

— Quelle horreur ! fit-elle.

Mais quand Juste lui eut fait voir une aile de mouche au microscope, elle ne douta plus qu'il fût un très grand savant et lui prit la main pour le remercier.

Depuis longtemps l'heure était passée où elle aurait dû être rentrée chez sa tante. Quand elle s'en aperçut, elle poussa un cri. Juste la raccompagna jusqu'à l'entrée de la rue des Cannettes, pas plus loin parce qu'elle était peut-être déjà connue dans le quartier. Puis, dans une vapeur de rêve, il regagna lui-même la rue Visconti. Il ne songea pas à dîner, il ne pensait qu'aux yeux bleus de Micheline, dont le séparait seulement le boulevard Saint-Germain. Sur le carreau de sa chambre, il déplaça son lit de fer, afin d'avoir le visage tourné vers elle pendant qu'il dormirait.

Le lendemain, au laboratoire, le personnel s'entretenait des mouches d'Indochine. Les journaux du matin reproduisaient de nouvelles dépêches de Saigon, l'épidémie s'étendait. Magne avait l'esprit ailleurs : il n'arrivait pas à comprendre par quelle distraction il avait pu quitter Micheline sans convenir d'un rendez-vous. À la pensée qu'il ne la reverrait peut-être jamais, une sueur froide lui venait à la paume des mains et les bocaux lui glissaient dans les doigts. Dès qu'il fut libre, il alla droit à l'entrée de la rue des Cannettes, décidé à

attendre aussi longtemps qu'il le faudrait pour voir passer Micheline.

Trois heures durant, il monta la garde. Les enfants du quartier ne faisaient même plus attention à lui, et il savait par cœur tout ce que contenaient les vitrines des magasins d'ornements religieux à l'angle de la place ; il attendait toujours. À 19 heures, il acheta, pour tuer le temps, un journal du soir à un vendeur qui passait. Il eut le loisir de tout lire, jusqu'à la dernière heure :

L'INQUIÉTUDE EN INDOCHINE

La pullulation des mouches dans la haute vallée du Mékong, dont nous avons rendu compte dans nos dernières éditions d'hier, prend des proportions nettement anormales. Une équipe sanitaire de la Croix-Rouge indochinoise a quitté Saigon pour se rendre dans les régions atteintes où règne le typhus. De Hanoï, on signale également que certains villages proches de la frontière du Yunnan ont dû être évacués devant l'invasion ailée. Le gouvernement général a prescrit une enquête et donné des instructions aux chefs de district pour que soient rappelées aux populations les règles élémentaires de l'hygiène.

Désireux d'obtenir pour nos lecteurs quelques renseignements sur ce curieux fléau, nous avons envoyé un de nos collaborateurs à l'Institut Pasteur. Personne n'a pu le recevoir, mais nous avons rencontré un meilleur accueil auprès de M. Bernard Brunius, le savant professeur de religions orientales au musée Guimet, qui a bien voulu répondre obligeamment à nos questions. Il nous a rappelé que les Laotiens avaient toujours fait preuve d'une terreur sacrée à l'égard des diptères – ainsi nomme-t-on les mouches en langage scientifique – en sorte que l'émotion qui paraît s'emparer des populations indigènes, doit être mise sur le compte de l'atavisme religieux. « L'Oriental qui serre sur son cœur un cobra s'enfuit devant une mouche. L'Européen qui se rit de l'insecte est terrifié par le serpent, source des malheurs de son père Adam. Ainsi va le monde. », a conclu avec un sourire l'éminent professeur dont il convient sans doute de partager le scepticisme aussi aimable qu'éclairé.

À 23 heures, Micheline n'ayant toujours pas paru et la pluie commençant à tomber, Magne abandonna sa faction. La mort dans l'âme, il prit le chemin de son logis, se demandant s'il ne descendrait pas la rue Bonaparte jusqu'à la Seine pour en finir avec la vie. Une petite fine qu'il s'offrit sur le zinc, en face de l'École des beaux-arts, le remit sur la bonne voie : celle de sa chambre. Comme il criait son nom dans le noir à la concierge, un grognement sortit de la loge :

— Monsieur Juste ! Vous enfin ! Un mot urgent qu'on a apporté pour vous ce soir. Une seconde, attendez.

Un mot de Micheline, pensa Juste dont le cœur se mit à battre avec violence. Quel fou il avait été de ne pas rentrer plus tôt ! La vieille

allumait le gaz, tendait l'enveloppe par la fente de la porte : le professeur Carnassier demandait à Magne de venir le voir immédiatement. Alors Juste, tombant des sommets de l'espoir, ne put que soupirer :

— Ah ! merde !

— Monsieur Juste ! protesta la concierge, je vois bien que vous avez bu, vous n'êtes plus vous-même. Vous feriez mieux d'aller vous coucher.

— Vous aussi, répliqua Magne. Il ne savait plus ce qu'il disait.

Quand il arriva le lendemain au laboratoire, le patron l'attendait déjà.

— Mon petit Magne, lui dit-il en plissant jovialement les yeux, je voulais vous annoncer hier soir la bonne nouvelle : nous partons. Vous avez vu cette histoire de mouches dans les journaux. Il paraît que c'est beaucoup plus grave qu'on le dit. Les Colonies ont demandé à la Santé publique l'envoi, de toute urgence, d'une mission scientifique d'études. On m'a désigné, avec Deferre, du Muséum, et Weinstein, de l'Institut Pasteur. Ni l'un ni l'autre n'y entendent rien, mais ils sont francs-maçons et aiment les voyages. Au reste, peu importe. J'ai le droit d'emmener un assistant, j'ai donné votre nom. Nous partons par l'avion d'Air France, tout à l'heure à midi. Allez mettre des chaussettes dans votre valise et revenez me prendre ici.

Juste arrondit les yeux à rendre jalouse une mouche, et resta muet.

— Quoi ? La joie vous fait peur ?

— Mais je ne peux pas partir, balbutia Juste.

Carnassier fronça les sourcils, et l'autorité perça sous la bonhomie.

— Comment ? Qu'est-ce que vous me racontez ? On vous offre un beau voyage, la compagnie d'hommes éminents, l'occasion de vous distinguer, je vous mets le pied à l'étrier, et vous hésitez ! Magne, êtes-vous fou ? J'ai pris une décision, je vous emmène.

Juste secoua la tête.

— Quoi ? Vous avez une liaison ? fit alors Carnassier en dardant sur lui un regard à percer les murailles.

— Oh ! non, protesta Juste en rougissant, mais…

— Mais quoi ?

Alors, Magne explosa :

— Comment voulez-vous que je parte, quand j'ai exactement vingt-sept sous en poche ?

Carnassier resta une seconde interdit, puis se mit à rire.

— Il fallait le dire, gros bêta. Tenez, prenez.

Il tendait deux mille francs. Sur le moment, il faut bien l’avouer, Juste-Évariste en oublia Micheline.

2

La vallée du Mékong

Quand la mission scientifique atterrit sur le champ d'aviation de Saigon, elle était loin d'être au mieux de sa forme. Le docteur Weinstein avait attrapé un rhume à Bassorah, Carnassier, sensible au mal de mer, avait l'estomac retourné, et le professeur Deferre, qui venait de casser sa deuxième paire de lunettes à cause des trous d'air qui lui mettaient la tête en bas, ne décolérait pas. Quant à Magne, les longues heures de songerie passées dans la carlingue s'étaient trouvées propices à la reconstitution d'une image dont le séparaient maintenant dix mille kilomètres, et la mélancolie la plus noire s'était emparée de son cœur.

Les membres de la mission n'eurent pourtant guère le temps de se remettre de leur fatigue, car le gouverneur général Oliviero les fit demander dès l'arrivée.

— Messieurs, leur dit-il du milieu d'une barbe que l'émotion faisait trembler, je vous suis reconnaissant d'avoir abandonné vos travaux pour nous assister de vos lumières. Nous sommes en présence d'une épidémie qui prend les proportions d'un véritable fléau. Je me fais tenir heure par heure au courant des progrès du mal, et les portions hachurées de cette carte vous montreront l'étendue des régions atteintes. Tout le Haut Laos est abandonné. Les derniers rapports sont plus qu'alarmants. Nous manquons de médecins et de matériel pour soigner les malades qui meurent dans une proportion surprenante. Enfin, la progression des mouches ne cesse pas. C'est de vous et de vos observations que nous attendons le plan de défense de notre colonie. Vous voyez, par les termes que j'emploie, que je ne sous-estime pas l'importance du péril, encore que je sois obligé d'afficher extérieurement l'optimisme pour ne pas alarmer la population cochinchinoise et la ville même de Saigon…

Au cours d'une première réunion de la mission, il fut décidé que Magne partirait le premier en reconnaissance dans le nord pour recueillir sur place les renseignements indispensables et préparer la venue de la délégation. Le soir même, une jeep l'emportait sur la route de Kratié, à deux cents kilomètres plus au nord.

Là, il était déjà plus visible que les choses allaient mal. Des sections d'ambulances automobiles encombraient la route. Tout un campement

d'indigènes réfugiés occupait les abords du village dont des postes militaires interdisaient l'accès. L'administrateur du district paraissait débordé par les événements. À Magne qui se présentait avec tous les ordres de réquisitions possibles, il répondit brutalement :

— Faites ce que vous voulez, mais fichez-moi la paix, j'ai déjà assez d'empoisonnements comme ça.

Le commandant militaire, un vieux chef de bataillon colonial, fut heureusement plus accueillant. Il parut enchanté de voir quelqu'un qui venait de Paris, traita Magne de vieux Charles, et lui offrit un byrrh pour tuer les microbes. Profitant de ces bonnes dispositions, Magne put obtenir une camionnette, de l'essence, et une escorte de quatre hommes avec un caporal pour continuer à remonter la vallée du Mékong.

Le lendemain, il atteignit les chutes de Préapatang sur le fleuve. Toute la rive était occupée par un va-et-vient d'indigènes qui traînaient sur terre leurs embarcations pour reprendre leur navigation en aval des rapides. Les barques qui arrivaient en amont étaient chargées à couler du matériel le plus hétéroclite. C'était un véritable exode. Magne essaya d'interroger les fugitifs par le truchement du caporal. Il n'obtint que cette réponse : *« Maok, dakoctor »,* qui voulait dire, paraît-il : « Attention, voilà les mouches. »

La camionnette ayant tendance à s'enliser dans les rizières abandonnées, Magne poursuivit sa route en s'écartant un peu du fleuve et piquant à travers la savane. Là encore, des caravanes d'indigènes fuyaient en désordre vers le sud : femmes Moï, la poitrine serrée dans une bande de tissu laissant nues les épaules où s'accrochaient les enfants ; Thaïs aux vêtements noirs ou rouges. De temps à autre passait un char antique à roues pleines, traîné par des bœufs, et sur lequel agonisaient des malades. Des cadavres nombreux commençaient à jalonner la piste. Magne voulut faire enterrer les premiers qu'il rencontra, mais les soldats de l'escorte préféraient abattre à balles les buffles efflanqués, qui erraient à la recherche des maigres touffes de graminées. Ils taillaient dans la bête de larges biftecks qu'ils grillaient à la pointe de leurs baïonnettes. La bonne humeur régnait dans l'escouade. Le soir, on constata pourtant que deux des hommes, des Anamites, ne rentraient pas au camp.

Sans s'attarder à cette diminution de son effectif, la petite troupe reprit sa marche dans un paysage de plus en plus monotone. Sur le sol desséché, des arbres clairsemés et rabougris, suintant l'huile et la résine, jetaient une ombre maigre. Tous les villages étaient abandonnés. Quand vint le deuxième soir, Magne fit arrêter la voiture devant une rangée de cabanes, plantées sur pilotis, au long d'un petit affluent du fleuve. Quelques jardins d'aréquiers et de cocotiers

ombrageaient les toits, couverts de roseaux et de palmes sèches. Sur le cours d'eau étaient encore amarrés des radeaux portant des huttes vides. Toute la population avait fui : il ne restait que quelques pigeons dans un colombier rustique pendu à l'entrée surélevée d'une des paillotes.

Chacun se disposa, comme il l'entendit, pour la nuit, Magne laissant à ses hommes une aimable liberté de manœuvre. Dans la cabane, où il avait mal dormi à cause de la chaleur, lui-même s'éveilla de bonne heure et descendit l'échelle pour profiter un peu de la fraîcheur de l'aube. Son escouade dormait dans un pittoresque désordre autour de la voiture. Il prit le chemin d'un petit monticule situé à quelque distance dans la brousse. Le ciel était pur et se teintait rapidement des premières couleurs du jour. Les crapauds-buffles se taisaient un à un. Un vol de canards passa, se dirigeant vers le sud. Comme Magne renversait la tête vers le zénith, il observa que quelques mouches tournaient au-dessus de lui, mais à distance respectueuse. À perte de vue, la forêt-clairière était silencieuse et calme. Le jour allait être aussi chaud que les précédents, avec un peu d'orage peut-être, car un nuage noir montait au nord-est. Juste regagna le camp. Les deux soldats préparaient le café sur un feu de broussailles.

— Quand part-on ce matin, monsieur le professeur ? demandèrent-ils à Magne, qui acceptait ce titre, nécessaire à l'exercice de son autorité.

— Quand vous aurez fini, répondit-il débonnaire.

Il lui semblait que les mouches voletant autour de la camionnette étaient plus nombreuses que d'habitude. Elles tournaient sans fin en l'air, comme font les mouches dans tous les pays du monde, mais Juste observa qu'elles se posaient rarement, encore n'était-ce jamais sur un objet du camp ou sur un homme. Il monta dans la cabane pour y prendre la cantine contenant son léger laboratoire de campagne. Quand il redescendit, un véritable petit nuage de mouches bourdonnait au-dessus du village.

— Cette fois, dit-il à ses hommes, je crois que les voilà, ces fameuses mouches.

Les militaires prirent à la légère cette observation. Ils arrosaient d'eau-de-vie leur café et engueulaient le caporal.

Il était certain que le petit nuage de mouches s'immobilisait au-dessus du village abandonné. Si l'on s'écartait de quelques pas, des mouches vous suivaient, à trois ou quatre mètres au-dessus de votre tête, mais on n'en voyait plus au-dessus de la brousse, sur laquelle s'étendait le ciel bleu des tropiques. Cependant, au nord-est, le nuage noir observé à l'aube avait gagné en étendue. Mû par un

pressentiment, Magne revint pour faire hâter le chargement de la voiture.

— Il est prudent de ne pas laisser les mouches se poser sur vous, et surtout sur les aliments, recommanda-t-il à ses hommes. Enveloppez bien toutes les denrées et bouchez soigneusement les bidons.

À ce moment, la lumière du soleil parut s'obscurcir, et l'immense nuage de mouches qui venait du nord-est arriva au-dessus du village. Elles formaient un voile presque ininterrompu, et leur bourdonnement ressemblait à celui d'un ventilateur. Le spectacle était impressionnant, les hommes se rassemblèrent autour de la camionnette.

— Mettez le moteur en marche, fit Juste.

La tête renversée, il essaya d'évaluer à quelle distance tournoyaient les mouches. Les plus voisines étaient à une vingtaine de mètres, mais à travers cette première couche on en distinguait une autre, plus épaisse et plus lointaine. Si, dans la nuée, on suivait des yeux une mouche, on la voyait tourner sur un cercle assez étroit de quelque dix centimètres de rayon. Tous ces vols se mêlaient, se superposaient, et, vu la compacité de l'essaim, ce semblait être un miracle que jamais deux mouches ne se rencontrassent.

À la longue, l'impression ressentie sous cette épée de Damoclès d'un nouveau genre devenait des plus pénibles et touchait à l'angoisse. Les quatre hommes, le nez en l'air, restaient muets, quand un des soldats s'écria :

— Foutons le camp !

Alors, comme si elle avait obéi à un signal, la neige noire et vivante qui tourbillonnait dans le ciel se laissa aller d'un seul coup sur le sol.

Une épaisse couche de mouches grouillantes recouvrit aussitôt tout le village sans laisser libre le plus petit espace. Le bourdonnement avait cessé, la lumière du soleil avait reparu, mais la vision de cette marée de pattes et d'ailes agitées de frémissements n'en était que plus horrible. La couche d'insectes gantait uniformément les cabanes, la camionnette, les hommes, comme si un voile noir fût tombé du ciel. Les mouches grouillaient sur les habits, les mains, le visage, traînant sur la peau leur abdomen froid, et tâtant de la trompe tous les pores. L'impression de chatouillement était atroce, et un insurmontable frisson de répulsion vous secouait les nerfs. En vain cherchait-on à se débarrasser les yeux, le visage de cette ignoble purée vivante, la place nette était aussitôt recouverte de nouvelles venues refluant comme le flot sur un récif. Dans un éclair, Magne aperçut les hommes de son escorte transformés en Noirs, avec de véritables pyramides de mouches sur leur casque. Deux des hommes, fous de dégoût et de rage, se roulaient sur le sol pour essayer de se débarrasser de cette vermine. Ils

ne parvenaient qu'à écraser sur eux des centaines de mouches dont le sang attirait aussitôt de nouveaux essaims, plus denses, plus avides. Bientôt ils furent transformés en boules de neige noire, grossissant d'instant en instant.

Surmontant son dégoût, le caporal avait empoigné à tâtons la manivelle de la camionnette et lancé le moteur. Carrosserie, pneus, capot grouillaient d'insectes comme tout le reste. Poussant ses hommes à l'intérieur, prenant Juste à côté de lui, il saisit le volant après avoir tenté en vain de le débarrasser d'un coup de manche, et démarra en marche arrière. Comme autant d'amorces, on entendit crépiter sous les pneumatiques les corps des mouches écrasées. Ce bruit était si horrible que Magne, au cœur pourtant bien accroché, fut pris de nausées et vomit sur les pédales. Il n'en fallut pas plus pour que la marée de mouches montât bientôt jusqu'à leurs genoux.

Au bout de cinq cents mètres, ils étaient enfin sortis de la zone où s'étaient abattus les diptères. Un kilomètre plus loin, Magne, qui reprit le premier son sang-froid, obtint qu'on s'arrêtât. À l'intérieur de la voiture, les deux soldats tempêtaient :

— Ah ! les vaches de mouches !

— Fumier ! Voilà qu'elles remontent dans mon pantalon, à présent !

Enfin, à force de se passer les mains sur le visage, de se rouler sur le plancher, les hommes parvinrent à l'emporter sur les insectes dont les rangs ne se renouvelaient plus. Magne, repris par la conscience professionnelle, racla de la main les garde-boue de la voiture, et introduisit quelques poignées de mouches vivantes dans les bocaux qu'il avait emportés. Bien lui en prit, car, à peine avait-il procédé à cette capture, toutes les mouches entraînées par la camionnette s'enlevèrent en essaim. Elles tourbillonnèrent un instant au-dessus de la voiture, puis s'en retournèrent dans la direction du village, auprès de leurs congénères. Juste en resta saisi, sans bien comprendre d'abord pourquoi il s'étonnait. C'était, en lui, l'habitué des insectes dont l'expérience acquise se trouvait heurtée par une observation nouvelle. Plus tard, il devait se souvenir de cet instant. Pour le moment, des soucis plus immédiats requéraient son attention.

Il prépara une solution désinfectante et exigea que les hommes se nettoyassent avec soin le visage et les mains. Lui-même, prêchant d'exemple, se lava les yeux avec un tampon imprégné d'eau boriquée. L'escouade obéit scrupuleusement, préférant pourtant aux gargarismes quelques rasades d'eau-de-vie.

L'alerte était passée.

— Eh bien ! risqua Juste, après tout, ça n'est pas si terrible. Mais quand il parla de séjourner quelque temps en rase campagne pour

continuer les observations, l'escorte ne voulut rien entendre. Juste, à contrecœur, donna l'ordre de la retraite.

Le retour ne fut pas si facile. On perdit la piste. La voiture tomba en panne dans la journée du lendemain. Tandis que le caporal réparait, Magne ne compta pas moins de seize nuages de mouches volant à cinq cents mètres de haut dans la direction du sud où soufflait le vent. Les hommes n'avaient qu'une crainte : se retrouver en face des mouches. Ils voulurent obliquer vers l'ouest. Le surlendemain, ce fut la panne d'essence. La situation aurait pu devenir grave. Magne observa alors des fumées montant à l'horizon, et marcha dans leur direction : c'était un groupe de cases en bambou qui brûlaient. Cette mesure lui parut dictée par une intelligence. Il était clair, en effet, que les insectes ne s'abattaient que sur les villages où leur instinct les avertissait de la présence de déchets organiques ; une précaution indiquée était donc de mettre le feu aux agglomérations abandonnées. C'est à quoi s'employaient précisément les soldats du 3e régiment colonial qui conduisirent Magne au commandant de compagnie à douze kilomètres de là. Quand Magne, ayant pu obtenir deux bidons de cinq litres, revint vers la camionnette, son escouade avait disparu. Quoique n'ayant jamais conduit, il prit le volant et, ayant roulé tant bien que mal pendant deux heures, il atteignit Stong, petit village sur le Mékong.

La loi martiale venait d'y être proclamée, et la première chose qui s'offrit aux yeux de Magne fut une file de Cambodgiens qu'on allait fusiller. Le plus grand désordre régnait dans l'agglomération. Une foule de réfugiés attendait sur les rives dans l'espoir improbable d'être embarquée. Plusieurs bûchers s'élevaient où l'on incinérait les morts. L'épidémie de typhus faisait rage. Heureusement, une canonnière de la Marine, qui venait de livrer des médicaments et repartait le soir pour Saigon, accepta de prendre Juste-Évariste avec son équipement. Secrètement, quand tout fut calme à bord, il alla jeter quelques pincées de sucre en poudre aux mouches prisonnières dans les bocaux. Elles paraissaient bien supporter la captivité. À la fin de la semaine, Magne et son butin se retrouvèrent à Saigon.

3

L’Indochine menacée

Pendant ces quinze jours d’absence, les événements avaient marché à pas de géant. L’épidémie s’était étendue sur tout le Cambodge et entamait la Cochinchine, au sud du Vietnam. On comptait déjà un millier de cas de typhus à Saigon même. La peste bubonique et le choléra étaient également signalés. Il semblait que le monde entier des microbes fût pris d’une agitation furieuse. Il y avait six à sept sortes de typhus, allant du typhus exanthématique à la fièvre paratyphoïde, et cette variété de maladies, qui compliquait le diagnostic, faisait le désespoir des médecins traitants qui ne savaient à quels vaccins vouer leurs malades.

La vie sociale et commerciale de Saigon était durement atteinte. Plus de bars, plus de cinémas. Les grands hôtels étaient transformés en hôpitaux. Chaque jour, le gouverneur demandait à la métropole des renforts en personnel et matériel sanitaires. On estimait que, sur toute l’étendue de la colonie, deux cent mille indigènes avaient déjà été frappés, et la population blanche était également durement éprouvée. Les services du gouvernement général encourageaient l’évacuation et les paquebots des Messageries quittaient Saigon à plein chargement. Quant aux bâtiments étrangers, ils étaient, par mesure de précaution, déroutés et passaient, sans faire escale, au large des côtes indochinoises.

Une controverse s’était élevée parmi les membres de la mission scientifique. Alors que Carnassier incriminait les mouches comme agents de transmission des microbes, le docteur Weinstein, auquel on devait d’avoir distingué les différentes variétés de typhus chez les malades, rejetait la responsabilité de l’épidémie sur les poux et les rats, conformément aux théories classiques. Selon lui, les mouches, incapables de piquer, agissaient seulement indirectement, à la manière de la guerre ou de la misère, en provoquant l’exode et l’entassement des populations indigènes parmi lesquelles les germes avaient beau jeu pour croître et multiplier.

Quand Magne arriva avec ses bocaux, toute la mission se réunit pour écouter son rapport et examiner les diptères. Il en restait trois cent dix-sept ; trente et un étaient morts au cours du voyage. L’aspect de ces mouches n’avait rien de particulièrement extraordinaire : leur

longueur était de un centimètre, leur envergure double. La couleur générale en était cendrée, la face et les côtés du front se montrant toutefois d'un blanc gris jaunâtre. Le thorax présentait des lignes noires et l'on relevait çà et là sur l'abdomen des taches brunes. Pattes et antennes étaient noires. Pour une identification plus précise, la parole revenait de droit à l'entomologiste de la mission, le professeur Deferre, qui, la loupe à l'œil, tourna et retourna longuement les insectes. Il toussa, referma d'un coup sec sa loupe à monture de nickel qu'il glissa dans son gousset, et parut hésiter.

— Selon moi, dit-il enfin, nous sommes en présence d'une variété tropicale de la *stomoxys calcitrans,* cette mouche charbonneuse, dite mouche des étables, qui se rencontre généralement dans nos régions tempérées contre les vitres des maisons en automne. Voyez, la trompe de l'insecte est plus dure, plus longue que la trompe de la mouche ordinaire, la *musca domestica,* et il pourrait s'en servir pour piquer comme font les Stomoxes. Si nous posons l'animal sur ses pattes et le regardons de profil, nous constatons que sa tête est levée, alors que la *musca domestica,* dans la même position, porte la tête basse. Encore que la matière soit sujette à discussion, j'incline donc à ranger cet individu dans le genre des Stomoxes, de préférence à celui des Muscidés. Les deux genres sont du reste si voisins que Macquart disait à leur sujet dans son *Histoire naturelle des Diptères :* « Il n'est pas plus possible de les séparer que d'enlever les Pangonies aux Tabaniens, les Mulions aux Anthraciens, les Orthochiles aux Dolichopodes… »

Carnassier en retenait que la mouche pouvait piquer et par conséquent transmettre la maladie. Mais Weinstein ne se tint pas pour battu : il examina à son tour les insectes, trouva que leur trompe n'était pas suffisamment rigide pour constituer un aiguillon. La conclusion de cette séance contradictoire fut qu'il fallait recommander indistinctement la destruction des mouches, des puces, des poux et des rats.

La chose était plus facile à dire qu'à faire, surtout quant aux mouches dont l'invasion progressait chaque jour vers le sud. On utilisait maintenant les hydravions de la Marine pour repérer leur avance, et les reconnaissances signalaient une extension journalière de dix à quinze kilomètres de la zone envahie. Le gouverneur général Oliviero chargea alors l'autorité militaire d'enrayer cette avance. Une ligne de défense fut organisée le long de la frontière de la Cochinchine. Le feu fut mis à la brousse sur une épaisseur d'une dizaine de kilomètres afin de créer une zone désertique. Seules furent ménagées quelques chicanes, sévèrement défendues par la force armée, pour assurer le passage contrôlé des populations restées au-delà de la ligne. Dans le même temps, toutes mesures insecticides étaient prises sur le

territoire cochinchinois. Des patrouilles, armées de pulvérisateurs contre les mouches, circulaient dans les villages. Du crésyl était versé dans tous les lieux d'aisance et feuillées. L'incinération des ordures devenait une mesure réglementaire, et tous les contrevenants étaient sévèrement punis. On recommanda à la population de s'envelopper le visage de voiles de gaze. Enfin, tout l'arsenal de la Marine de guerre fut affecté à la fabrication de papier tue-mouches distribué gratuitement à chaque chef de famille.

Pour lutter contre l'épidémie proprement dite, un conseil de défense sanitaire fut institué. Il délibéra longtemps sans pouvoir arrêter d'autres mesures que celles adoptées lors des grandes épidémies de 1868 et 1925. L'intensification de la verdunisation des eaux(1) ne donna pas grands résultats. Les vaccins semblaient n'opérer que contre une catégorie de microbes et laissaient proliférer les autres. Il était certain qu'on avait affaire à une situation sans précédent : la propagation simultanée de plusieurs épidémies différentes. Ainsi s'expliquait que 80 % des cas étaient mortels. Le malade mourait dans un délai variant de vingt-quatre heures à trois semaines, avec des alternatives de mieux et de rechutes qui prolongeaient la durée d'hospitalisation. On avait beau multiplier les ambulances, les services à peine ouverts se trouvaient aussitôt au complet. Devant l'effarante proportion des cas mortels, un vieux médecin du Service de santé colonial proposa, pour décongestionner les hôpitaux, l'euthanasie de tous les malades indigènes, dès les premiers symptômes du mal. Cette mesure draconienne, inouïe dans les annales de la médecine, ne fut certes pas adoptée, mais en dit long sur le désarroi dans lequel on se trouvait.

Cependant, Magne avait pu installer un semblant de laboratoire dans les locaux d'un lycée dont les élèves avaient naturellement été licenciés. En observant les trois cent dix-sept mouches qu'il avait rapportées, il ne rencontra dans le lot que deux femelles. Ce fut la première constatation intéressante dont il discuta avec Carnassier.

— Êtes-vous sûr de ne pas faire erreur ? lui dit le patron. La probabilité, pour rencontrer deux femelles contre trois cent quinze mâles dans une prise faite au hasard sur l'essaim, est beaucoup trop faible pour être fortuite. Il doit y avoir une raison à cela. Sans compter que, si les femelles sont dans la proportion que vous indiquez, on s'explique mal la pullulation fantastique de ces insectes.

— Une femelle de mouche peut donner quinze mille larves, objecta Magne.

— Sans doute, mais dans la plupart des espèces d'insectes, sauf peut-être chez les hyménoptères, si les femelles sont moins nombreuses que les mâles, l'espèce périclite.

— Minorité de femelles, et pullulation anormale, voilà donc la contradiction à interpréter, conclut Magne.

Il se mit au travail, fit féconder ses deux femelles, et obtint deux portées de larves qui, venues à maturité, lui donnèrent respectivement soixante-douze et cent quatre individus. La fécondité des femelles n'avait donc rien d'anormal. Mais quand il rechercha le sexe des individus de la nouvelle génération, il trouva, non sans étonnement, que, dans chaque portée, il y avait égalité de mâles et de femelles.

— Vous voyez, vous avez dû faire erreur dans votre première observation, fit Carnassier.

— Jamais de la vie, déclara Magne. Il n'y avait bien que deux femelles dans les mouches rapportées. Mais j'entrevois une autre explication.

— Dites.

— Si la prise faite dans l'essaim ne comptait que deux femelles, cela tient peut-être à ce que les autres femelles étaient à l'arrière occupées à la ponte en des lieux plus propices.

— Mais c'est contraire à tout ce que nous savons des muscidés ! s'écria Carnassier.

— L'émigration des mouches en masse est aussi contraire à tout ce que nous savons, rétorqua Magne. Et cette fantastique pullulation l'est aussi… Écoutez, patron, reprit-il sur un ton plus confidentiel, vous êtes mieux placé que quiconque pour savoir ce que sont les mutations. En avons-nous assez dénombré de mutations chez les drosophiles ! Yeux occlus, semi-occlus, corps glabre, ailes tondues, etc. Mais nous ne nous sommes jamais attachés qu'aux mutations portant sur des caractères anatomiques. Et s'il y avait, ma foi je lâche le mot, s'il y avait des mutations d'instinct ?

— Mon petit Magne, fit Carnassier sarcastique, votre tête travaille. Etes-vous sûr de ne pas avoir la fièvre ?

— Mutation d'instinct, insista Magne. Pourquoi les muscidés n'évolueraient-ils pas dans un sens qui les rapprocherait des abeilles ou des fourmis, et qui les conduirait à une certaine organisation ? Les mâles émigrent en essaim, préparant le terrain de l'invasion, les femelles restent à l'arrière, pondant dans les endroits propices, et, la mutation d'instinct permettant de mieux organiser la ponte, l'espèce se développe dans des proportions inouïes. Sans compter que les larves, vivant en grande abondance sur tous les déchets végétaux, se chargent beaucoup plus qu'autrefois de multiples variétés de microbes saprophytes, dont quelques-unes deviennent à cette occasion pathogènes, ce qui expliquerait le caractère varié et surprenant de

l'épidémie…

— Vues de l'esprit, vues de l'esprit, répéta dédaigneusement Carnassier. Au lieu de vous laisser obnubiler par nos anciens travaux sur les mutations, cherchez donc plutôt si les mouches peuvent transporter directement les microbes du typhus.

Magne, qui commençait à prendre plus d'autorité, secoua la tête. Il projetait une nouvelle série d'expériences pour tâcher de confirmer ses idées, quand le docteur Weinstein, qui se dépensait dans les hôpitaux, fut atteint de la peste bubonique. Quarante-huit heures plus tard, il était mort, et le plus sombre pessimisme vint alors paralyser les efforts de la mission.

Les choses allaient de mal en pis. Les liaisons avec l'intérieur devenaient plus difficiles et plus incertaines. Le ravitaillement par avion des postes isolés se montrait souvent impossible par manque d'aviateurs. Il semblait que les techniciens fussent attaqués de préférence par le mal, mais les ravages du fléau dans la population indigène n'en défiaient pas moins toute évaluation. La moitié environ des habitants de Cholon, la ville chinoise proche de Saigon, se trouvait atteinte. L'arroyo, ou canal, qui reliait les deux villes, charriait chaque jour un nombre toujours plus grand de cadavres qui échouaient dans les palétuviers et devenaient des foyers d'infection. On dut constituer des équipes de bateliers infirmiers pour les arroser de pétrole et les détruire sur place. Le soir, on voyait ces brûlots humains descendre la rivière de Saigon comme pour une sinistre fête vénitienne. De partout s'élevaient les colonnes de fumée des bûchers où l'on incinérait les morts, et la lourde atmosphère tropicale s'enténébrait d'un constant panache de deuil. Dans les rues de Saigon, où tous les magasins étaient fermés, où toute circulation frivole était interrompue, on voyait seulement de rares passants, le visage couvert d'un tampon de gaze, allant jusqu'aux bureaux de l'Intendance militaire où l'on distribuait des vivres. La seule animation était due au défilé presque continuel des voitures d'ambulance transportant les malades, ou des fourgons du train des équipages partant enlever les cadavres dans le quartier indigène. Bientôt, on prit le parti d'incinérer les corps sur place, et une odeur de chair grillée et de cendres se répandit par toute la ville. Dans ce décor funèbre, des pousse-pousse avaient dû être mis à la disposition des prêtres chargés d'administrer les derniers sacrements. Ils faisaient, chaque matin et chaque soir, la tournée de leur paroisse, comme naguère le boucher et le boulanger. On les appelait quand on les entendait passer dans la rue.

Si le malheur des autres peut consoler, au moins pouvait-on penser que le fléau ne se limitait pas à la seule Cochinchine. Au nord, les autorités avaient dû abandonner Hanoi pour se replier sur Haiphong.

Par ailleurs, les trois quarts du Siam étaient la proie de l'épidémie, et la Birmanie elle-même signalait l'apparition des premiers nuages de mouches. Les services des Indes, alertés, prenaient à la frontière les précautions d'usage. Des lazarets s'aménageaient dans tous les ports de la vaste péninsule. L'événement prenait une importance mondiale. De partout affluaient les envoyés spéciaux de la grande presse, et il fallait se battre pour accéder à un bureau de télégraphe.

Lorsque les mouches eurent réussi à franchir le cordon de protection de la frontière cochinchinoise, le gouverneur général Oliviero réunit le conseil de défense dans Saigon déjà à moitié dévastée.

— Nous ne sommes même plus en présence d'un fléau, dit-il, mais d'un véritable cataclysme qui peut nous obliger à des décisions de la dernière gravité. Tous les Blancs dont la présence ici n'est pas rigoureusement indispensable doivent être évacués. Pour aller plus vite, j'ai obtenu que le gouvernement néerlandais nous concède provisoirement une certaine étendue de territoire au sud de Bornéo, et trois paquebots feront la navette entre Saigon et l'île, pour assurer le transport des réfugiés. Toute la flotte française d'Extrême-Orient va se trouver, sur ma demande, rassemblée au large de Saigon, à l'abri du cap Saint-Jacques, prête à intervenir selon les circonstances. Nous tâcherons de protéger jusqu'au bout les populations du delta du Mékong et la ville de Saigon. Je compte plus que jamais sur votre dévouement et vous remercie pour les preuves que vous en avez déjà données.

Le dévouement ne pouvait malheureusement pas servir à grand-chose. Le désordre et l'affolement de la population paralysaient les meilleures des bonnes volontés. Deferre, qui s'était chargé de la surveillance de la ville contre les insectes, fut frappé à son tour et tomba victime de l'épidémie. Carnassier estimait la situation franchement intenable. L'heure n'était plus aux études scientifiques, et les événements gagnaient de vitesse les lentes recherches du laboratoire. Magne, qui avait réussi à préserver tant bien que mal les mouches objet de ses travaux, pressentait que, bientôt, il n'aurait plus à aller loin pour en trouver à proximité plus qu'il n'en pouvait souhaiter : les essaims étaient signalés dans les rizières du delta, à quelques kilomètres de Saigon.

Dans la ville presque abandonnée, on ne rencontrait que le personnel médical qui faisait de son mieux auprès des malades, ce qui, malheureusement, n'était que peu. La mortalité atteignait maintenant près de 98 % des cas, autant dire que tout homme frappé était un homme mort. Les incendies allumés, soi-disant par mesure de précaution contre les insectes, s'étendaient parfois au-delà des limites

prévues. La moitié de Cholon était en flammes sans qu'on pût rassembler une main-d'œuvre suffisante pour lutter contre le feu. Il semblait que toutes les plaies possibles se fussent abattues sur la malheureuse colonie.

La troupe se dépensait en dépit des vides que l'épidémie creusait dans ses rangs, mais une mutinerie éclata dans un régiment de tirailleurs indigènes qu'on voulut envoyer dans le Nord combattre le brigandage auquel se livraient des pillards chinois. L'audace des malfaiteurs qui, talonnés par la mort, jouaient le tout pour le tout, ne connaissait en effet pas de bornes. De véritables bandes tentaient, de nuit, des coups de main contre les riches quartiers abandonnés de Saigon. Il fallut procéder à des exécutions en masse, et contenir par des fils barbelés le flot sans cesse accru des indigènes fuyant le fléau. Ces malheureux, pris entre les mouches et les mitrailleuses, et sur lesquels s'abattaient en plus la maladie et la famine, ne formaient plus qu'une tourbe, une masse grouillante qui n'avait plus rien d'humain.

Un matin, des nuages de mouches se posèrent sur les hangars du camp d'aviation, paralysant les trois derniers avions de reconnaissance. Bientôt, tout le quartier des ambulances, qui s'élevait à la périphérie de la ville, connut à son tour l'envahissement par les insectes. Le personnel médical, dont le travail devenait impossible, dut abandonner le terrain. Cédant aux instances de Carnassier qui lui représentait à juste titre l'inutilité d'un sacrifice complet, le gouverneur Oliviero se décida à donner l'ordre général d'évacuation. Les troupes furent embarquées à bord des cargos tenus en réserve. Les dernières patrouilles passèrent dans les rues, emmenant de gré ou de force tous les hommes valides. Le gouverneur ne consentit à quitter le quai que le dernier, quand on lui eut donné l'assurance qu'il ne restait plus personne en ville. Il était en grande tenue quand il monta sut la passerelle du *D'Artagnan* qui attendait en haute mer. La flotte rendit les honneurs. À l'état-major rassemblé, il dit, les larmes aux yeux :

— Les événements ont été si rapides qu'il est encore impossible d'en avoir une vue bien nette. Néanmoins, espérons tous, messieurs, que nous venons de vivre l'heure la plus noire dans l'histoire de notre colonie, et que l'œuvre des Francis Garnier et des Paul Doumer n'est que momentanément compromise. La science et le courage se sont trouvés impuissants. Mais les conditions de la lutte vont peut-être changer avec la saison des pluies qui seront nos meilleures alliées contre les insectes…

Il donnait l'ordre de gagner l'île de Poulo Condor d'où il espérait pouvoir surveiller au plus près l'évolution des événements, quand on lui remit un radiogramme de la métropole lui annonçant qu'il était relevé de ses fonctions, avec ordre de venir se présenter d'urgence à

Paris. Pavillon en berne, le *D'Artagnan* leva l'ancre pour Marseille.

Quand il fut assuré de s'éloigner à vingt nœuds à l'heure du cauchemar dans lequel il venait de vivre, Carnassier interpella allègrement Magne sur le pont :

— Eh bien, mon petit, puisque vous vous en tirez, il ne faudra pas regretter de m'avoir suivi malgré vous dans les pays exotiques. Si les voyages forment la jeunesse, celui-là vous aura lait passer d'un seul coup à l'âge mûr. Vous aurez vu mourir des milliers et des milliers d'hommes, vous aurez vu les règles d'hygiène les plus éprouvées s'avérer insuffisantes, les vaccins les plus réputés devenir inefficaces, les pronostics les plus sûrs se montrer caducs. À l'avenir, vous saurez douter de tout et du reste, vous pourrez faire un savant. Ah ! ça n'est plus parce qu'une mouche bourdonne à ses oreilles que l'homme ne raisonne pas si bien ! Pas si bête, la mouche ! Elle inocule un virus, et voilà l'homme qui ne raisonne plus du tout. La microbiologie l'emporte sur tout, même sur la réflexion du moraliste. Voyez-vous, l'essentiel n'est pas de penser, mais de vivre… En d'autres circonstances, il vous aurait fallu vingt ans pour acquérir pareille philosophie…

Magne hocha la tête.

— Je crois tout de même que j'ai vu mourir trop de pauvres diables pour être bien fier de vivre, répliqua-t-il.

Mais il avait quand même ses raisons personnelles pour se réjouir secrètement à chaque tour d'hélice qui le rapprochait de Paris.

4

De la Santé à l'Académie

La nouvelle de l'abandon de l'Indochine secoua d'indignation la France entière. De la métropole, il était malaisé de juger sainement les événements. Interpellé avec une violence sans précédent par une opposition délirante, le ministre des Colonies dut donner sa démission, qui entraîna la chute du cabinet. Le nouveau gouvernement promit dans la déclaration ministérielle d'agir sans faiblesse et de reprendre énergiquement en main l'affaire de l'Indochine. Le résultat de ces bouleversements politiques fut qu'à l'arrivée du *D'Artagnan* à Marseille, tous les passagers de l'Indochine, ex-gouverneur général en tête, furent arrêtés sous les huées de la foule, et transférés à Paris pour être incarcérés à la prison de la Santé en attendant leur comparution devant une commission d'enquête.

Quand Carnassier et Magne, qui avaient suivi le sort du lot, se retrouvèrent derrière les barreaux d'une cellule, ils commencèrent par en rire. Mais avec les jours leur humeur s'altéra.

— La bêtise des hommes n'est dépassée que par leur ingratitude ! s'écriait Carnassier. Plus on est bon avec ces animaux, plus ils vous en veulent. Ils pourraient tous crever de la peste que je ne lèverais plus le petit doigt en leur faveur. Je vous demande un peu, nous acceptons de nous rendre là-bas, nous risquons mille fois de finir sur un grabat au milieu de nos déjections, et pour toute récompense on nous embastille comme au temps des lettres de cachet !

Magne, qui, après la misère, la faim, le spectacle de la mort, connaissait maintenant la prison, et faisait ainsi petit à petit l'expérience des choses de la vie, restait plus calme. Mais à force de contempler le ciel bleu pâle de Paris à travers les grilles de sa cellule, il voyait les yeux de Micheline Parturier reprendre la première place en ses pensées. Dans l'inaction de sa vie de prisonnier, il se remémorait sans fin les souvenirs de cette pauvre aventure qui représentait dans sa vie la seule rencontre avec l'amour. Et, pour pouvoir reprendre sans tarder sa faction sur la place Saint-Sulpice, il eût donné d'un cœur léger tout l'Empire colonial français. L'âme des savants a de ces naïvetés dont il ne faut pas trop sourire, car elles sont l'image sur le plan sentimental de cette pureté de regard qui leur vaut dans l'ordre de l'intelligence leurs plus belles découvertes.

Devant la commission d'enquête, les prisonniers se disculpèrent aisément. La peur de l'opinion publique n'aurait cependant pas permis qu'on les relâchât avant que l'affaire fût un peu oubliée, si les mouches auxquelles ils devaient d'avoir été mis en prison ne les en avaient bientôt tirés d'une façon qui, pour être indirecte, n'en fut pas moins décisive.

En effet, tandis que l'Occident, suivant la vieille routine, cherchait les responsabilités et les coupables, en Orient les insectes ignorants des frontières passaient de la péninsule indochinoise dans la vallée du Gange. Cette nouvelle extension du fléau retint sérieusement l'attention mondiale. Partout on se mit à suivre avec un intérêt passionné les préparatifs que faisait le gouvernement de Sa Majesté le roi d'Angleterre, empereur des Indes, pour lutter contre l'invasion.

Que la France, dans son insouciance démocratique et républicaine, avec son hygiène marquée au sceau de l'incurie méditerranéenne se fût laissée surprendre, rien là que de normal aux yeux des observateurs internationaux, mais avec l'Empire britannique, sa vieille tradition coloniale, ses ressources illimitées et sa ténacité léonine, les choses allaient prendre une autre tournure.

La constitution d'une armée de l'air sanitaire, la mobilisation des Sikhs, l'envoi de la *Home Fleet* dans le golfe du Bengale, le départ de douze régiments de nurses anglo-saxonnes commandées par des membres de la *Royal Academy of Medicine* inspirèrent une solide confiance. L'envoi de douze mille tonnes de médicaments transportés par priorité sur les paquebots de la *Peninsular,* la formation d'un millier d'ambulances motorisées, l'équipement des lanciers du Bengale en détachements incendiaires, la désinfection de la route des Indes, et jusqu'à la recommandation de prières publiques par l'évêque de Bradford, vinrent témoigner de l'universalité des efforts entrepris dans toutes les directions, avec une admirable unité de vues, pour défendre le plus beau joyau de la couronne de l'empire. L'humour même se mit de la partie : dans une lettre au *Times,* George-Bernard Shaw proposa la constitution de régiments d'araignées qu'une longue tradition, disait-il, doit rendre plus aptes que les hommes à la lutte contre les mouches.

Ces mesures énergiques rassurèrent l'univers. La stupéfaction n'en fut que plus grande quand on apprit, deux mois après l'apparition des premières mouches dans le delta du Gange, que lord Camel, vice-roi des Indes, devait, haut-de-forme gris perle en tête, abandonner son palais et se réfugier dans l'île de Ceylan comme un vulgaire gouverneur général, fonctionnaire de la République française. Profitant de la mousson, des légions infinies de mouches dévastatrices s'étaient abattues avec une rapidité surprenante d'un bout à l'autre de la péninsule tout entière.

Justice fut alors rendue dans leur propre pays aux coloniaux de la Troisième République. On reconnut enfin qu'ils avaient fait de leur mieux, et que le fléau n'était peut-être pas de ceux qu'il était aisé de combattre. Le professeur Carnassier et son assistant Magne furent extraits de leur cellule à la Santé. À titre de réparation, l'Académie des Sciences élut, à l'unanimité moins deux voix, Carnassier au nombre de ses membres.

Ayant atteint ses objectifs, le savant professeur retrouva sa sérénité et accepta un peu partout d'aller dîner en ville. C'était l'homme du jour : il abondait en histoires plaisantes qui donnaient le frisson. Quant à Magne l'obscur, rendu à la liberté, il ne demanda pas de compensations honorifiques, mais se rendit droit à Saint-Sulpice. Retrouver parmi les chaisières de la vénérable église la tante de Micheline, telle était pour l'instant sa seule ambition.

Lorsque, les genoux tremblants, il s'avança dans la nef, on célébrait un office. Il se glissa entre les prie-Dieu et attendit. Enfin, il vit apparaître entre les rangs clairsemés des fidèles une vieille femme voûtée, la paume pleine de sous. Il la regarda avec émotion s'avancer : que sur ce pauvre visage, sur ces bandeaux blancs où se posaient ses regards se fussent aussi posés les regards de Micheline lui paraissait merveilleux.

— Madame, je voudrais vous parler, lui souffla-t-il à voix basse.

Elle ne parut pas entendre, il répéta sa phrase. Elle fit un geste et il comprit qu'elle était sourde. Mais elle, devinant son intention, le prit légèrement par le bras et le conduisit à la sacristie.

Un grand moine en robe brune était penché sur un tiroir empli d'ornements d'église. C'était un Père franciscain, au regard noir derrière des lunettes cerclées de fer. La chaisière fit un signe, le Père s'avança vers Magne.

— Madame est ma mère. Son infirmité ne lui permet pas de vous entendre. Elle croit comprendre que vous désirez quelque chose…

Magne balbutia :

— Mon Père, c'est-à-dire… (Cette complication inattendue le privait de ses moyens.) Il est bien délicat, ici, en cet endroit… continua-t-il. Enfin, je voulais demander à madame si elle n'était pas la tante de Mlle Parturier ?

Le Père fronça les sourcils.

— En effet, fit-il. Mais à quel propos ?

L'embarras de Magne ne fit que croître. Son histoire était vraiment impossible à expliquer de but en blanc à cet ecclésiastique.

— Revenez me voir ce soir à notre siège provincial, rue de Vaugirard. Vous demanderez le Père Vandelle, dit alors le franciscain, avant de le congédier d'un léger signe de la main.

Le soir, Magne était résolu à jouer son va-tout. Dans un coin du parloir, il y alla comme à confesse, emmêlant toute l'histoire des mouches et celle de son intrigue. Le Père Vandelle restait muet dans l'ombre. Quand Magne eut fini, il toussa légèrement.

— Écoutez, mon enfant, tout ce que je puis vous dire est que ma trop jeune cousine n'est plus à Paris. Elle est placée en province, loin, assez loin d'ici. Mais j'aurais plaisir à causer avec vous. Ce que vous m'avez dit de vos travaux scientifiques m'intéresse. Revenez me voir, si vous voulez.

C'est à ce très maigre espoir qu'eut dès lors à s'accrocher la vie sentimentale de Magne.

Cependant, la planète tout entière était secouée de sa torpeur ordinaire par les événements qui venaient de se dérouler. Pour retrouver un fait historique équivalant en importance à l'évacuation des Indes, il fallait remonter au Moyen Âge, aux Arabes ou à l'invasion des Huns. Toute l'Europe avait les yeux tournés vers l'Asie. L'Amérique elle-même commençait à s'occuper de ce qui se passait dans une autre partie du monde que la sienne. On dit que la plus forte somme qui fût jamais payée à un journaliste fut obtenue par Walt Disney pour son sensationnel reportage sur l'épidémie de Calcutta où il s'était trouvé en touriste… Soulignant le côté humoristique, dû à la présence des mouches, dans les malheurs qui s'abattaient sur la pauvre humanité, il en avait fait une sorte de dessin animé à l'échelle de l'univers, dont le public américain, nouveau Figaro, ne savait plus s'il devait rire ou pleurer.

Avec plus de sérieux dans les intentions, la commission d'hygiène de la Société des Nations convoqua les entomologistes du monde entier à un congrès au bord du lac de Genève. La principale question qui y fut agitée, révéla combien feu Deferre avait l'âme d'un entomologiste. Tous ces graves personnages ne trouvèrent rien de mieux que de disputer sans fin pour savoir si la mouche, cause du fléau, devait être classée parmi les Stomoxes ou parmi les Muscidés. La majorité penchait pour les Stomoxes, mais en faisant valoir que l'opinion publique ne désignerait jamais la mouche autrement que sous son nom de mouche, il fut finalement décidé, après deux mois d'efforts, que l'on baptiserait l'insecte du nom nouveau de *Musca errabunda.*

Carnassier, délégué de la France, n'avait heureusement pas perdu son temps : délaissant le congrès pour la section financière, il en avait obtenu une importante subvention pour la création à Paris d'un

laboratoire international spécialisé dans la recherche des moyens de destruction de *la Musca errabunda.* C'est ainsi que Magne devint sous-directeur de ce laboratoire, installé à la Plaine-Saint-Denis, à des appointements en francs suisses qui laissaient loin dans l'ombre les quatre cents francs flottants de ses débuts.

Le travail commença sans tarder. Plus de deux cents jeunes savants furent embauchés, et le vent de la jeunesse agita les diverses branches de l'entomologie.

— Les circonstances sont pour vous, disait le vieux routier de Carnassier à ses collaborateurs. L'entomologiste, jusqu'à présent voué à une vie obscure, peut maintenant espérer connaître les succès d'un Alexandre ou d'un Napoléon, et voir se substituer à la renommée tardive et poussiéreuse des hommes de science, la gloire militaire et sonore des hommes d'action. Celui d'entre vous qui découvrira le moyen de nous débarrasser de la *Musca errabunda,* le monde entier se jettera à ses pieds !

Ayant ainsi réchauffé l'enthousiasme de ses troupes, il passait à des considérations plus précises :

— Les insectes, rappelait-il, sont bien plus anciens que l'espèce humaine sur la Terre. Ils s'y trouvent depuis quarante millions d'années, depuis le Carbonifère, alors que nous y sommes à peine depuis cinq cent mille ans. Dans la lutte actuelle, les véritables intrus, c'est nous. La très grande ancienneté des insectes fait qu'ils ont connu l'ère des grands cataclysmes géologiques. Ils sont déjà passés à travers les périls gigantesques des époques disparues. Dès lors, nous ne devons pas attendre un résultat favorable des petits moyens physiques ou chimiques de destruction que nous pouvons mettre en œuvre. Là où les immenses bouleversements de la planète ont été inefficaces, que serait l'explosion d'un obus, fût-il de 420 ? Mais la nature nous enseigne le moyen de limiter le nombre des individus de chaque espèce vivante : elle suscite contre eux une espèce rivale. J'ignore si, dans les desseins de la nature, la lutte actuelle entre l'homme et la mouche n'est pas une application de ce grand principe. Mais laissons l'homme de côté. Ce qu'il faut, c'est trouver une espèce vivante qui pourra mener à notre place le combat contre les muscidés…

Les services du laboratoire furent alors divisés en sections chargées d'inventorier toutes les branches de la zoologie, depuis le tapir et l'oiseau-mouche, en passant par la libellule qui dévore ses quarante mouches à l'heure, jusqu'aux microbes et inframicrobes, lesquels, convenablement sollicités, communiqueraient peut-être à leur tour à la *Musca errabunda* une maladie infectieuse dont elle ne réchapperait pas.

Magne, tout sous-directeur qu'il fût, ne partageait point les idées de

son patron. Ayant conquis ses grades sur le champ de bataille, il pouvait faire bande à part dans l'équipe des chercheurs.

— Au fond, disait-il, nous ne savons rien des insectes et en particulier des mouches. Tout ce qu'on en dit ne va pas plus loin qu'une description de caractères extérieurs, qui est aussi loin de pénétrer dans les secrets de l'instinct que l'anatomie est loin de la physiologie. Avant toute chose, il faut observer en détail les mouches, non pas comme un humain qui fait des expériences pour le plus grand profit de sa science personnelle, mais comme l'une d'entre elles, vivant avec elles.

Et il en revenait toujours à sa vieille idée, celle d'une mutation d'instinct. Mais il fallait trouver des expériences permettant de la déceler.

Pendant ce temps, ignorantes de ce qui pouvait se tramer contre elles dans le laboratoire de la Plaine-Saint-Denis, les mouches ne restaient pas inactives. Sur l'immense charnier de l'Inde pratiquement abandonnée avec trois cent millions de cadavres, la prolifération avait beau jeu. Débordant l'Afghanistan et le Béloutchistan, les premiers essaims migrateurs atteignaient la Perse.

Ce malheureux pays n'était guère armé pour lutter contre l'invasion. Divers moyens de défense furent essayés de façon sporadique. Des réseaux électrifiés, reliés à des émetteurs d'ondes courtes, avaient constitué des manières de phares attractifs pour certains papillons de nuit et moustiques. On les mit en œuvre contre les mouches, mais sans succès. L'aménagement de larges nappes de miel ou de résine ne donna pas de meilleurs résultats, et sembla même constituer moins des pièges que des postes de ravitaillement pour les insectes. Il était remarquable que les mouches, après s'être posées sur le miel, arrivassent à s'en tirer les pattes et reprendre leur vol. L'aspersion des essaims posés sur les villages à l'aide de produits arsénieux pulvérisés par des avions spécialement équipés, fut d'un meilleur rendement, mais empoisonnait du même coup les habitants qui n'avaient pu s'enfuir devant l'invasion ailée. La protection par barrages de feux s'avéra, comme partout, insuffisante : les essaims s'élevaient à l'approche des flammes, et attendaient pour se reposer que les cendres de la brousse fussent refroidies. Ne trouvant plus de nourriture dans les régions incendiées, les insectes en accéléraient même leur progression vers les régions indemnes.

La tactique générale des mouches, s'il y avait tactique de leur part, reproduisait celle des débuts du fléau. Les épidémies se déclenchaient dans la région qui allait être envahie, en même temps qu'augmentait le nombre des mouches. Puis les premiers essaims apparaissaient pour se poser sur tous les lieux habités. Les quelques habitants qui avaient

tenté de résister ne pouvaient supporter la présence de ce voile noir et grouillant, et s'enfuyaient.

Le service des hôpitaux devenait impossible, et tout se terminait par un exode général devant l'envahisseur.

Le survol des régions envahies sembla révéler que les grandes forêts tropicales étaient, ainsi que l'avait supposé Magne, utilisées par les insectes comme centres de reproduction. Là, les larves devaient trouver en abondance les débris végétaux qui leur permettaient de vivre. Aussi, du lever au coucher du soleil, voyait-on des bataillons de mouches s'élever au-dessus des cimes des arbres et prendre le chemin de l'ouest. Une autre observation curieuse fut que les animaux domestiques abandonnés par les hommes continuaient à vivre dans les campagnes désertes où ils retournaient lentement à l'état sauvage. L'épidémie les avait épargnés, et les mouches ne semblaient pas les attaquer, contrairement aux habitudes ancestrales de l'espèce. Ce point resta longtemps étrange.

Après l'abandon de la Perse, on décida coûte que coûte d'arrêter l'invasion avant qu'elle atteignît le Bassin méditerranéen. La Palestine, la Syrie, la Turquie, groupées sous une direction unique, furent mises en état solide de défense. Il était remarquable que tous les termes militaires fussent maintenant employés de préférence aux termes médicaux pour désigner les mesures prises contre le fléau. Littérateurs et historiens ne manquaient pas de souligner le fait, et, donnant libre cours à leur imagination, rappelaient que les mouches suivaient l'itinéraire d'Alexandre, mais à rebours. On agitait le souvenir des Mèdes, des Perses, de Salamine. Des théosophes parlaient d'un Xerxès, devenu mouche à la suite des longues transmigrations de la métempsychose orientale, et désireux de prendre sa revanche !

Toutes fantaisistes que fussent ces interprétations, le sûr était que les croyances de l'Inde, et le respect hindou pour la vie animale avaient, à l'origine du fléau, considérablement gêné les autorités britanniques dans la lutte contre les mouches. Les indigènes s'étaient refusés à détruire les insectes, préférant se laisser submerger sans résistance par la vague des diptères qu'ils pouvaient croire habités par les âmes des ancêtres. Mais, dans le fond du Bassin méditerranéen, cette sensiblerie n'avait plus cours, et la dureté latine à l'égard des animaux allait devenir un auxiliaire précieux dans la lutte.

Les déserts de l'Arabie constituaient déjà un obstacle naturel. Par une décision remarquable du gouvernement britannique, tout le pétrole de Mossoul qui était à pied d'œuvre, fut affecté à la constitution de barrages de vapeurs asphyxiantes dans les vallées orientales nord-sud du Liban et de l'Anti-Liban. Le Jourdain, la mer Morte furent ainsi noyés sous l'huile de schiste. Par ailleurs, des

observateurs spécialisés furent installés dans les villes de la côte pour procéder au comptage des mouches. Un bulletin d'*emmouchement* fut chaque jour publié par le grand quartier général d'entomologie centralisant les renseignements. Toute augmentation dans la proportion des insectes donnait lieu aussitôt à l'envoi de régiments de spécialistes armés de pulvérisateurs de pétrole et de liquides arsénieux. Mais, en dépit des avertissements répandus parmi la population, plusieurs tribus nomades pénétrèrent dans les zones de vapeurs asphyxiantes et furent anéanties. Dans leur colère, les Druzes s'en prirent au pipeline qui assurait la défense d'Alep. Aussitôt, les épidémies se déclarèrent. L'Anatolie fut envahie et le gouvernement d'Angora put croire que le sort de son pays allait être celui des Indes et de la Perse.

Il était écrit pourtant que la Turquie serait toujours le rempart de l'Europe contre les invasions asiatiques. Le phénomène d'envahissement vers le nord cessa de lui-même dès que les mouches eurent atteint le parallèle de 40 °, qui sembla délimiter l'aire géographique où les conditions de climat leur étaient favorables.

L'Europe respira. Mais le mouvement d'invasion, contournant les barrages de pétrole, reflua alors soudainement vers l'Arabie du Sud et la porte ouverte du canal de Suez où nul ne l'attendait. À Port-Saïd et Damiette, l'épidémie éclata avec une violence inouïe. Deux jours plus tard, cinquante cas de choléra étaient signalés au Caire et à Alexandrie : la *Musca errabunda* entrait la tête haute en Afrique.

Avant que des mesures efficaces pussent être prises, les mouches envahirent la vallée du Nil, progressant de quinze à vingt kilomètres par jour. Là, toutes les conditions se trouvaient requises pour l'établissement d'une magnifique *nursery* de larves : chaleur, humidité, abondance de déchets. Tout le ruban vert de la vallée fut bientôt noir de mouches. En vain le sirdar Chesterfield fit-il inonder de pétrole les sources du Nil Blanc, il ne réussit qu'à tuer les crocodiles et les flamants roses, tandis que la nappe de pétrole, descendant le fleuve, prenait accidentellement feu en traversant Khartoum et détruisait la ville de fond en comble.

La basse Égypte n'était plus qu'un immense champ couvert d'hôpitaux et d'ambulances. Le personnel sanitaire, habillé de costumes d'apiculteurs, s'efforçait de poursuivre sa tâche en dépit des mouches. Des entrées en chicanes tendues de gaze, le calfeutrage soigneux de tous les orifices, la présence continuelle de sentinelles armées de pulvérisateurs permettaient de maintenir à l'intérieur des tentes de la Croix-Rouge une atmosphère exempte d'insectes. Mais les hommes valides devaient se soumettre à une hygiène rigoureuse : trois douches antiseptiques par jour, bains d'yeux et gargarismes répétés,

port continuel du masque. Toutes ces précautions n'excluaient pas les possibilités de contamination, et, à frôler constamment le danger, la tension nerveuse devenait telle que des troubles mentaux ne tardaient pas à se déclarer. Des cauchemars secouaient le patient sous sa moustiquaire, il croyait entendre des mouches bourdonner, il se voyait devenant la proie de milliers de larves, un fourmillement périodique de la peau, comme si des pattes de mouches froides et gluantes se fussent glissées sous ses vêtements, lui faisaient soudain pousser des cris aigus de terreur. Il ne distinguait plus entre les mouches réelles et les mouches imaginaires. Cette maladie mentale d'un genre nouveau, qui reçut le nom de *mouchomanie,* se montra bientôt si contagieuse, à la manière d'un bâillement ou d'une démangeaison, qu'il fallut se résoudre à évacuer l'Égypte comme avaient été évacuées les Indes. L'Empire britannique se trouvait céder un à un ses territoires et ses protectorats à ce que, déjà, l'on nommait en Amérique l'« Empire des mouches ».

Si étrange était le fléau, si surprenant son mode d'action, que l'expérience des uns était difficilement acceptée par les autres. Chaque amour-propre national se flattait de réussir là où les autres avaient échoué. On le vit bien quand l'heure sonna de l'invasion par les mouches de la Lybie italienne, et que la jeune ardeur fasciste vint mettre, au milieu de tant d'horreurs et de calamités, sa note comique.

À Rome, du balcon du palais de Venise, la dictature harangua la foule :

« *FASCISTES !*

De nouveaux combats, de nouvelles occasions de gloire vous attendent sur la terre africaine. Les légions de mouches vont avoir à combattre les légions romaines ! Les mouches noires vont apprendre à se mesurer avec les Chemises noires ! Jusqu'ici, dans la lutte contre les diptères, les hommes sont morts comme des mouches. Maintenant, les mouches vont mourir comme des hommes ! (*cris :* Bravo ! bravo !) Quand le lion de Juda a mordu devant nous la poussière, nous laisserons-nous narguer impunément par les moucherons ? (*cris :* No ! no !) Nous les écraserons comme ça, entre deux doigts ! (*cris :* Si ! si !) Tripoli, au nom brillant, attire les mouches comme les batteries de cuisine. Mais ce sont nos batteries de campagne qui les recevront ! Rome est toujours prête. Ouvrez la grammaire latine, vous y trouverez notre nouvelle devise : *Puer, abige muscas*(2) *!* » *(Acclamations.)*

Les mouches, elles, ne parlaient pas. Longeant la côte, les essaims progressaient à leur vitesse ordinaire.

Le génie latin, toujours un peu privé de pétrole, avait tendu dans les airs des toiles métalliques électrisées, soutenues par des ballons captifs.

On électrocuta ainsi des centaines d'ibis, plusieurs vols de canards sauvages et quelques aviateurs. Quant aux insectes, ils passèrent avec un haussement d'ailes, et la Tripolitaine fut envahie. Les eaux stagnantes du savant système d'irrigation libyen ne tardèrent pas à être contaminées, la parathyphoïde fit rage. Les blanches façades, multipliées par le génie constructeur de Rome, se couvrirent d'insectes polluant les orgueilleuses devises du régime fasciste. Forçant les demeures les mieux défendues, les mouches insaisissables poursuivaient leurs ravages à l'intérieur des appartements. Un matin, le maréchal Balbo trouva de petits œufs de mouche plein sa barbe. Il entra dans une violente colère, d'où il ne sortit que pour mourir du choléra.

En vain dépensait-on le dernier or de la Banque d'Italie en nuages fumigènes, en vain les centuries, le poignard à la main, se frayaient-elles un chemin à travers les couches de muscidés, les insectes n'avaient qu'à serrer leurs rangs pour que s'effaçât la trace de ces ravages. À lancer à travers les rues de Tripoli les vieux rouleaux à vapeur qui servaient à empierrer les routes du Piémont, on ne réussit à faire qu'une purée de mouches, gigantesque gâteau oriental, baklava de carnaval, dégouttant de sang et de sanie, dans lesquels aussitôt les larves pullulèrent. La flotte royale dut se contenter d'embarquer les survivants de l'orgueil latin et de demander à la mer, comme on l'avait fait ailleurs, d'assurer leur salut.

Du large, on voyait les essaims vainqueurs tourbillonner au-dessus de la côte libyenne. Ils s'élevaient par moments comme de gigantesques nuages, comme des panaches plus noirs et menaçants que celui de l'Etna en éruption. De quelles profondeurs, de quels centres secrets de l'alchimie vitale sortaient ces myriades d'insectes semant la mort et la dévastation ? Le voile sombre dont ils drapaient les blanches falaises flottait comme une tenture de mort aux piliers d'une église. Il semblait que le continent africain portât le deuil de tant d'hommes qui venaient de périr, et que l'ennemi lui-même célébrât un service solennel et silencieux à la mémoire de ses victimes.

5

Le petit café arabe

Magne poursuivait tenacement ses efforts de recherche. Au cours de ses expériences, il rencontra un petit fait qui lui parut bizarre.

Pour se familiariser avec les mouches et les reconnaître, il leur mettait avec un pinceau très fin une petite tache de gouache blanche, jaune ou rouge sur la tête. Il avait remarqué qu'après l'opération, la mouche passait ses pattes antérieures sur sa tête, comme si elle avait voulu effacer le point de gouache. Ce geste de se passer les pattes sur la tête est cependant aussi banal chez la mouche que chez un homme celui de se frotter les mains. Il était assez difficile de lui prêter en cette occasion une signification spéciale, d'autant que la mouche ne continuait jamais l'opération assez longtemps pour que le point de gouache fût effacé. Un jour, comme il faisait passer une mouche marquée d'un point blanc d'un bocal dans un autre, elle s'échappa à travers le laboratoire. L'incident n'était pas nouveau, des doubles-portes interdisaient toute évasion définitive qui aurait pu être dangereuse. Avant de reprendre la fugitive, Magne l'observa quelque temps. La mouche alla se poser sur le bouchon d'un flacon de glycérine. Là, elle se frotta la tête avec les pattes, mais jusqu'à ce que le point de gouache eût disparu. Aussitôt après, elle s'envola contre la vitre. Magne la reprit avec le filet à papillons qui servait dans la circonstance, la marqua de nouveau, et l'introduisit dans le bocal d'élevage : après deux coups de pattes, la mouche cessa de se préoccuper du point de gouache. Magne crut à une coïncidence, il libéra la mouche : aussitôt rendue à la liberté, elle poursuivit l'opération de frottage jusqu'à effacement de la tache. Toutes les expériences faites avec d'autres mouches confirmèrent ce résultat. Une nouvelle idée se fit jour dans l'esprit de Magne, idée qui lui parut alternativement banale et digne de réflexion : les mouches en liberté ne se comportaient pas comme les mouches en cage.

Les nouvelles générations qu'il obtenait au laboratoire à partir de mouches prélevées dans les régions envahies n'avaient jamais connu la liberté. Il fallait expérimenter sur l'insecte tel qu'il se comportait dans la nature. Or, si aucune observation des individus n'était possible au milieu des essaims dont les entomologistes se contentaient d'enregistrer le comportement général et les déplacements d'ensemble,

il ne devait pas être impossible d'étudier individuellement les mouches qui devançaient les armées, à condition de se rendre dans les régions menacées d'invasion. C'est à ce moment qu'il reçut un mot du Père Vandelle lui demandant d'aller le voir.

À diverses reprises, il avait rendu visite au digne franciscain, lui faisant sa cour, en espérant le convaincre de la pureté de ses intentions. Mais quand il essayait de faire allusion à Micheline, le Père amenait la conversation sur les mouches auxquelles il semblait s'intéresser particulièrement. Ce jour-là, le grave religieux paraissait agité.

— Croyez-vous que l'Algérie soit en danger ? demanda-t-il à Magne dès l'abord.

— Sans aucun doute. Toutes les régions situées au-dessous du 40 degré de latitude seront tôt ou tard envahies par les mouches.

— Je dois vous dire, reprit le Père, que ma chère mère s'inquiète au sujet de sa jeune nièce. Il n'y a plus de raison pour que je vous en fasse mystère : elle est gouvernante à Alger, chez le général commandant la Place, et refuse de rentrer en France.

Magne pâlit. Le fil se renouait brusquement avec l'ancien souvenir resté vivace en son cœur. Mais sur le visage qui revenait illuminer sa mémoire planait une sombre menace. Dans la clarté bleue du regard, il lui semblait voir naître cette lueur d'effroi trop souvent rencontrée sur les lits d'agonie, là-bas, en Indochine.

— Mais, il faut…, balbutia-t-il.

Sa décision fut aussitôt prise. Il avait projeté de se rendre dans la zone dangereuse. Voilà qu'une raison plus impérieuse l'y appelait. Cette rencontre entre les nécessités du devoir et l'appel du sentiment lui parut providentielle. Il ne fit qu'un bond chez Carnassier.

— Quoi ? s'écria le professeur, vous voulez y retourner ? Vous n'en avez pas eu assez avec l'histoire de Saigon ?

Mais, au fond, le patron n'était pas fâché de se débarrasser d'un collaborateur devenu bien indépendant. Il s'entremit sans trop se faire prier, et le soir même Magne se trouvait chargé de mission auprès du gouvernement général de l'Algérie.

Quand Magne débarqua à Alger, l'état de siège venait d'être proclamé dans l'Afrique du Nord, et les méharistes envoyés en observateurs à la frontière tunisienne. Le gouverneur d'Alger, le général Scipion, un vieil Africain, était un militaire de l'ancienne école. Il faisait afficher sur les murs de la ville sa première proclamation :

ALGÉRIENS !

Rappelez-vous que l'Afrique est à vous, comme la moustache, avec ou sans la mouche.

Général Scipion.

Magne, dont il semblait écrit qu'en dépit de son peu d'appétence il aurait toute sa vie des rapports avec l'autorité militaire, se présenta aux bureaux de la Place. L'accueil du général Scipion dépassa toute attente.

— Entomologiste, ah ! ah !… Chargé de mission… Les mouches, ah ! ah ! les mouches… Du temps que je commandais la Légion…

Puis le général cita Lamoricière, Laperrine, Lyautey, et déclara que, plutôt que de se rendre, il se retrancherait dans la Casbah.

— Mourir ! debout sur la Casbah ! ah ! ah !…

Renvoyé au colonel Michau, chef des affaires indigènes, Magne n'en tira que cette réflexion :

— Les Blancs foutent le camp, ils ont raison. Les Bicots restent, ils crèveront.

Se rabattant sur le Service de santé, le chargé de mission se présenta alors au médecin inspecteur général Fernando Pardo, qui lui dit sans ambages :

— Tout est prêt. J'ai de quoi incinérer tout l'Islam, le Coran et Mahomet !

Désormais fixé sur les possibilités de collaboration avec le pouvoir militaire, Juste-Évariste Magne put, sans faillir à sa tâche officielle, s'occuper de ses affaires personnelles.

Assuré qu'il était de retrouver Micheline, il éprouvait maintenant plus de curiosité que d'émotion. Avait-elle changé ? Le reconnaîtrait-elle ? Il était très calme quand il sonna au domicile particulier du gouverneur, à une heure où il était sûr de ne pas rencontrer l'excellent général.

On le fit entrer dans une petite cour arabe, ouverte sur un jardin où Micheline jouait avec les enfants. Avant de la voir, il entendit sa voix et son rire, un léger tremblement lui agita la main. Elle s'avança.

— Ah ! par exemple ! Qu'est-ce que vous faites ici ? lui demanda-t-elle comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Tout d'abord, l'émotion l'empêcha de répondre. Elle lui faisait l'effet d'une gamine, beaucoup plus enfant qu'il n'en avait gardé le souvenir. Il songea que c'était lui qui devait avoir vieilli. Mais elle était ravissante avec ses bandeaux noirs sous le grand voile de nurse qui tombait jusqu'à sa ceinture.

— Paul veut absolument que je monte avec lui dans l'olivier où je me suis toute décoiffée… Mais si je m'attendais à vous voir !

— Paul ? fit Magne.

— C'est le petit garçon, ici. Si vous saviez comme il est gentil avec sa sœur ! Il lui met sa serviette pour goûter, porte ses jouets, caresse ses petites joues… Moi qui n'ai jamais eu de frère !… Oh ! Dites, vous vous rappelez le musée de Cluny ? Ce que j'ai été bête, hein ?… Tiens, je parie que c'est à cause des mouches que vous êtes ici…

— À cause des mouches, fit Magne avec un sourire d'indulgence. Mais vous, par contre, vous ne devriez pas rester ici.

— Pourquoi ? Madame ne veut pas s'en aller… Oui, je sais bien, tout ce qu'on raconte dans les journaux, mais s'il fallait croire tout ça… Une mouche, ça ne peut pas être bien dangereux, continua-t-elle.

Les enfants l'appelaient dans le jardin.

— Oh ! j'y pense, Madame n'aimerait peut-être pas que je sois avec vous ici… Comment ? vous avez vu ma tante ?… Ce qu'elle est sourde, hein ?… Oui, je veux bien vous revoir. Dans l'après-midi, j'ai deux heures dont je peux disposer… Après le cours de la République, vous trouverez une rue qui monte vers une place où pousse un platane. Il y a un café arabe. Attendez-moi là, à 16 heures, dans le café. Vous devez avoir des tas de choses à raconter. Ils m'appellent encore, je me sauve.

Quand Magne se retrouva dans la rue, il ne sut d'abord que penser. Avec ses propos entrecoupés de cris d'enfants, son agitation, son étourderie, il en venait à se demander si Micheline était intelligente… Mais malgré cela, ou peut-être à cause de cela, de cette naïveté, de ce charme enfantin, il ne pouvait douter qu'elle fût la seule personne au monde qui comptât pour lui. Elle restait la Micheline de ses songes, la petite image bleue serrée dans les feuillets de sa mémoire…

En attendant le moment de la revoir, il passa au Service de santé. Les nouvelles étaient mauvaises. L'épidémie commençait à Tunis, et quatre cas douteux étaient signalés à l'hôpital même d'Alger. Magne hocha la tête, proposa quelques mesures préventives, puis, songeur, prit bien avant l'heure le chemin du petit café arabe.

La question qui le troublait : *Est-elle réellement intelligente ?* revenait sans cesse à son esprit. Qu'il pût s'intéresser à une petite fille jolie, mais un peu sotte, lui semblait inconcevable, lui qui, par goût et par métier, ne s'était jamais soucié que de rigueur et de saine logique. Habitué à comprendre, il n'en revenait pas de ne rien comprendre à ses propres sentiments. Quelque chose le troublait dans la forme d'esprit de Micheline. Se laissant aller à sa déformation d'expérimentateur, il en venait à imaginer des tests auxquels il pourrait discrètement la

soumettre pour éprouver ses facultés de jugement, vérifier qu'elle était capable de raison.

Il suivait le chemin indiqué. Le soleil donnait à plein sur la colline où s'étageaient en amphithéâtre les blanches maisons à terrasses. Alger indolente, débarrassée de ses colons, se détendait comme un vaste burnous entre les cactus et les figuiers. Magne parvint sur la place où s'ouvrait une porte ronde. Un couloir sombre le conduisit dans une cour où un palmier rachitique jetait un peu d'ombre sur l'eau sale du bassin. Le café occupait le fond de la cour. Le patron, un gros Arabe pansu, morigénait un petit Kabyle à tête rasée. Deux autres Arabes discutaient à voix basse dans un coin. Un légionnaire dormait, les coudes appuyés sur la table. Au pied de l'estrade où se tenaient les musiciens, un petit chanteur arabe s'était pelotonné et ronflait doucement. Sur son pied, nu dans sa babouche, le rayon de soleil pénétrant par la porte basse mettait une tache chaude et claire.

Les yeux de Magne s'habituant peu à peu à la demi-obscurité, il remarqua quatre ou cinq mouches qui tournaient au milieu de la salle. Aussitôt, tirant de sa poche la petite jumelle de théâtre qui remplaçait maintenant son microscope, Magne se mit à observer le ballet des mouches. C'étaient des mouches domestiques de l'espèce courante, témoignant de leur sympathie ordinaire pour le centre de symétrie des pièces où elles se trouvent.

Magne, la jumelle à l'œil, faisait machinalement le tour de la décoration arabe courant le long du mur, quand soudain il sursauta : installée près du plafond, dans la boucle grise d'une arabesque, se tenait encore une mouche ; à son abdomen rayé et au port relevé de sa tête, il était facile de reconnaître une *Musca errabunda.*

Posant ses coudes sur la table, et retenant sa respiration sous le coup de l'émotion, il paracheva la mise au point de la jumelle. La mouche se frottait la tête de ses deux pattes antérieures. Peu après, elle redressa ses pattes postérieures et fit quelques pas sur le mur jusqu'à sortir de la surface peinte de l'arabesque, mais, bientôt, elle revint à sa position première où sa couleur se confondait en partie avec le mur. Était-ce hasard ou mesure de prudence ? Il était difficile de le dire.

Le comportement de la mouche devint alors plus bizarre. Elle commença à se lustrer les ailes avec les pattes postérieures, mais au lieu de le faire des deux côtés en même temps comme font toutes les mouches, elle passait alternativement la patte droite sur l'aile droite, et la patte gauche sur l'aile gauche. Cette dissymétrie était assez surprenante, et s'étendait aux pattes antérieures, car à deux reprises la mouche passa sa seule patte droite sur sa tête, comme un chat qui se gratte l'oreille. Ensuite, ayant tourné la tête à droite et à gauche, elle s'envola vers le milieu de la pièce où tournoyaient les autres mouches.

Celles-ci se dispersèrent à son approche. La *Musca errabunda* redressa son vol, et se posa au plafond. Les autres mouches, comme inquiètes, allèrent se poser à leur tour au plafond, mais à quelque distance. On eût dit une meute de chiens errants surpris par l'arrivée d'un chien de luxe.

À ce moment, le légionnaire qui sommeillait s'éveilla et sortit avec un grand bruit de godillots. La mouche parut suivre du regard ce départ, puis Magne remarqua que la tête de la mouche s'immobilisait dans sa propre direction, comme si elle l'observait. Magne, qui, depuis des années, vivait plus en compagnie des mouches qu'en compagnie des humains, croyait deviner leurs impressions, et il lui sembla que la mouche était surprise par les jumelles qu'il avait devant les yeux. L'insecte parut ensuite plus nerveux. Manifestement, il s'intéressait à un angle du plancher dont une table masquait à Magne la vision directe. Quand il s'envola dans la direction de cet angle, Magne se souleva légèrement pour voir : il y avait là un tas d'ordures dont la négligence arabe avait remis à plus tard le balayage. *Allons,* pensa Magne, *la* Musca errabunda *n'échappe pas à la loi de l'espèce, et subit comme ses congénères l'attrait irrésistible des épluchures.* Il souriait des intentions qu'il avait prêtées à l'insecte quand celui-ci, quittant brusquement les ordures, s'envola en ligne droite vers le jeune Arabe endormi au pied de l'estrade, se posa, un court instant, au coin humide de l'œil clos de l'enfant, près de la racine du nez, puis aussitôt, son coup fait, s'envola par la porte ouverte vers le soleil.

En un éclair, la vérité se fit jour dans la pensée de Magne : la mouche était allée prélever des bactéries sur le tas d'ordures et les avait inoculées *intentionnellement* à l'enfant endormi. Dans l'instant de saisissement qui suivit cette constatation, il retrouva machinalement en son esprit la question : *Est-elle vraiment intelligente ?* qu'il s'était tant posée à propos de Micheline, il accrocha sur le mot « intelligente », et une grande clarté succéda en lui à l'éclair de la découverte : la mutation d'instinct qu'il soupçonnait s'être produite chez la *Musca errabunda* était en fait une mutation beaucoup plus radicale : *les mouches étaient devenues intelligentes.*

La longue pantomime à laquelle il venait d'assister, les observations que semblait avoir faites la mouche avant d'agir, la soudaineté de sa décision, son vol en ligne droite, la façon dont elle s'était attaquée à l'homme endormi de préférence aux autres, sa fuite une fois l'opération achevée, tout révélait la réflexion, une activité intelligente.

Comment Magne n'y avait-il pas songé plus tôt ? Devenues intelligentes, les mouches avaient d'abord assuré rationnellement la ponte des femelles, d'où leur pullulation ; elles avaient constaté les ravages que les microbes pouvaient faire dans l'organisme humain, et

s'étaient appliquées à les perpétuer sciemment, d'où le caractère surprenant et jamais observé encore dans la marche et la progression des épidémies. Toutes les précautions usuelles devenaient insuffisantes quand des agents ailés, discrets et intelligents, pouvaient à chaque instant renouveler la contamination… Sous le coup de l'émotion, Magne n'avait pas songé encore à avertir l'enfant endormi du danger qu'il courait. Il le secoua, un peu brutalement, le petit Arabe geignit. Les deux clients qui discutaient dans leur coin se méprirent sut les intentions du chrétien et prirent parti pour le gosse. Le patron accourut. En vain Magne essaya-t-il de s'expliquer, il fut jeté dehors à coups de babouches.

Quand il revint, une heure après, avec une patrouille de zouaves pour emmener l'enfant à l'hôpital, il était trop tard. Le soir, la fièvre se déclarait, confirmant l'inoculation de la maladie par la mouche.

Dans la bagarre, Magne avait manqué Micheline. Mais il savait où la retrouver. Il était lui-même étourdi par le caractère insensé de sa découverte. À l'annoncer de but en blanc, il ne serait cru par personne, et les militaires qui l'entouraient le prendraient pour un fou. Il choisit de se taire. Mais il fallait arracher Micheline au danger.

Au matin, il se présenta chez le général gouverneur. Plus de quatre cents cas de typhus s'étaient déclarés dans la nuit à Alger. C'était déjà là un argument suffisant. Sous l'empire de la nécessité, Magne sut se montrer persuasif. Avant midi, toute la famille du général et Micheline étaient embarquées sur un contre-torpilleur regagnant Marseille. Chargé d'une nouvelle mission, Magne avait la haute surveillance de la petite caravane. Il était temps. Huit jours plus tard, la situation en Afrique du Nord devenait intenable.

6

Bilan et rapport

Avec l'Algérie disparaissait le dernier bastion africain et l'Empire des mouches s'étendait jusqu'à l'Atlantique. La vague envahissante, venue du fond de l'Orient, avait recouvert l'Asie des moussons, l'Asie antérieure, toute l'Afrique du Nord. À faire un premier bilan de l'extraordinaire invasion, on trouvait un milliard de morts, des millions de kilomètres carrés soustraits à l'empire de l'homme, la confiance en elle-même de l'espèce humaine sévèrement ébranlée ; et les conséquences futures de ce bouleversement, qui rappelait presque les cataclysmes géologiques, pouvaient être plus tristes encore.

Le bloc Afrique-Eurasie sectionné par une bande de territoire interdit couvrant les tièdes régions méditerranéennes où s'était échauffé le génie occidental, c'était la civilisation même atteinte dans ses sources vives. Le canal de Suez impossible à traverser à cause du danger d'épidémies, c'était la route des Indes coupée, l'Empire britannique atteint dans sa moelle épinière, l'Australie glissant dans l'orbite de l'Amérique, le Japon étendant sans contrainte son emprise sur l'Asie centrale, le Pacifique échappant à l'influence de l'Occident. Une dislocation générale de l'univers politique était à redouter.

Passé, présent, avenir, tout était atteint. Dans le passé, c'étaient la Terre sainte et des anciens empires, la terre des pharaons et la terre de Carthage ravies au culte du souvenir. Désormais, Babylone et Sion, La Mecque et Bénarès, les temples de Karnak et les palais d'Angkor, les pyramides et le fin mausolée de la sultane surnommée Perle-Pâle, se trouvaient ensevelis sous une couche grouillante plus épaisse que la cendre d'une Pompéi. Dans le présent, c'étaient les maharanées passées au domaine du souvenir, les éléphants sacrés rejoignant les carcasses de dromadaires, l'Aga Khan ruiné, les charbonnages du Tonkin repoussés dans la fable avec les mines de Golconde, le mont Everest devenu inaccessible à jamais, les hiéroglyphes reperdus, le sanscrit en poussière, le malheur et la ruine sur les familles d'arabisants et d'hindouistes !

Pour l'avenir, il fallait prévoir une économie fortement imputée dans ses besoins en sucre, en coton, riz et thé. Moins de thé, moins de riz, la tasse du gentleman et le bol du coolie allaient se trouver également menacés. La famine guetterait la terre chinoise, les

privations le *home* britannique, tandis que les portes des paradis artificiels se refermeraient devant les fumeurs à court d'opium. Plus d'Inde splendide et trouble ! plus de rêveries sur les roses d'Ispahan ! Sémiramis deux fois morte, Toutankhamon renfoncé dans sa tombe, et les bijoux perdus de l'antique Palmyre de nouveau égarés sous les larves, c'était la poésie amputée de ses richesses, et le génie humain livré sans contrepoids aux gratte-ciel new-yorkais et aux films d'Hollywood !

Sur ces thèmes sans fin se déroulaient les lamentations des modernes Jérémie. De grands frissons lyriques agitaient les colonnes de la presse européenne, chant du cygne inouï en de pareils endroits, mais qui n'en disait que mieux la stupeur et l'inquiétude humaines.

Après tant de catastrophes et de pertes sans nombre, était-il possible encore de faire des prévisions ? La pullulation des mouches ne pouvait que s'accentuer. Les calculs faits, quant au nombre possible des insectes, atteignaient des chiffres plus qu'astronomiques auprès desquels pâlissaient les comparaisons connues avec les grains de sable de la mer et les étoiles du ciel. À raison de six mouches par centimètre carré, si l'on songe que la superficie totale des habitations dans les régions envahies par les mouches atteignait des millions de kilomètres carrés, et qu'on ne compte pas moins de dix milliards de centimètres carrés par kilomètre, on se trouvait aboutir à des nombres impossibles à écrire. On compta alors en tonnes de mouches, et celles-ci proliférant sans cesse, les statistiques calculèrent qu'au bout d'un an, leur nombre aurait atteint celui des molécules d'eau dans l'océan Pacifique, soit de quoi recouvrir la Terre entière d'une épaisseur de mouches atteignant un mètre vingt ! Il semblait que la vie eût été prise, dans une des espèces animales, d'un gigantesque cancer biologique, en sorte que toute la Terre pût en venir à se muer en un immense essaim de mouches s'envolant dans l'espace ! Invraisemblable perspective, que l'imagination des faiseurs d'apocalypses n'avait jamais été jusqu'à inventer, mais qu'une extrapolation à peine fantaisiste permettait néanmoins de concevoir dans l'état présent des événements…

C'est alors que fut publié et répandu, par les soins de la Société des Nations, le

RAPPORT

de Juste-Évariste MAGNE

Licencié ès sciences de la faculté de Montpellier (France)

Médaillé des épidémies

La Commission internationale d'entomologie*, instituée par la Société*

des Nations pour grouper les documents de toute sorte concernant la lutte contre les mouches, m'ayant demandé, ainsi qu'à tous les entomologistes qui prirent part à cette lutte, de lui faire parvenir les enseignements et avis que m'auraient suggérés mes observations, le présent rapport, écrit sous ma seule responsabilité, mais dont je suis prêt à soutenir les conclusions devant n'importe quel aréopage scientifique, sera ma réponse.

Il est d'abord incontestable que tous les moyens de lutte employés jusqu'à ce jour se sont révélés inefficaces, et la constance des échecs éprouvés sur tous les fronts permet d'incriminer ces moyens eux-mêmes beaucoup plus que la façon dont ils ont été appliqués. Il est en effet inconcevable qu'une foule d'entomologistes experts, soutenus et financés aussi puissamment que possible par les diverses nations européennes, n'aient pu obtenir des résultats satisfaisants, s'il n'y avait à leur échec une raison qui les dépasse. Je crois avoir trouvé cette raison, je la dirai, dussé-je rencontrer une incrédulité générale.

Mon argumentation sera ici fondée sur la seule logique qui suffirait selon moi à donner la clé du problème. Une observation fondamentale est que tous les moyens de destruction envisagés : feux, fumées, vapeurs de pétrole, projections d'insecticides, nappes électriques, etc., reposent, quant à leur action, sur l'intervention du hasard. Je veux dire que l'on admet qu'une forte probabilité existe pour que l'insecte, dans son vol irréfléchi, vienne au contact de l'agent de destruction. Jusqu'à ces temps derniers, il en avait été ainsi. L'expérience nous montre maintenant que cela n'est plus vrai : les insectes échappent aux moyens de destruction. S'ils y échappent, c'est qu'ils les évitent, et s'ils les évitent, c'est que, conscients du péril, ils sont capables de l'effort de réflexion que nous disons être la caractéristique de l'intelligence. En définitive, la raison de nos échecs tient à ce que nous avons affaire à des mouches devenues intelligentes.

De multiples observations, dont le détail est donné en annexe, viennent à l'appui de cette conclusion : la Musca errabunda *a connu une mutation brusque d'instinct qui a abouti à l'intelligence. Je n'ignore point les multiples objections qui peuvent être faites à cette assertion. Pourquoi les seules* Musca errabunda *seraient-elles parvenues à l'intelligence, alors que les autres insectes, les mouches domestiques par exemple, n'ont pas changé ? À quoi je répondrai : Pourquoi l'*Homo sapiens *est-il seul intelligent, alors que les singes ne connaissent que la vie animale ? Il faut se faire à cette idée que la nature peut, quand il lui plaît, couronner par l'intelligence l'évolution d'une espèce.*

Mais, objectera-t-on encore avec plus de vraisemblance, le monde des insectes a fait preuve depuis des millions d'années d'une immobilité biologique qu'on n'a aucune raison de penser devoir finir, alors que chez les vertébrés l'évolution fut rapide et explique mieux l'apparition de l'intelligence. À cela je réplique que le repos n'a jamais été le gage d'un

repos éternel. Si les insectes firent preuve d'immobilité biologique, c'est que, merveilleusement adaptés à la vie des millénaires passés, ils n'éprouvaient pas le besoin d'évoluer. Mais lorsque le vertébré supérieur, dit Homo sapiens, parvenu à l'intelligence, se mit en devoir d'être pour les insectes un danger mortel, alors, sous l'empire de la nécessité, les Arthropodes ont repris l'évolution pour lutter à armes égales contre le nouvel adversaire. Qui a commencé la lutte en effet ? L'homme, ou la mouche ? La présence, dans toutes les organisations d'État, de bureaux d'entomologie agricole, spécialisés dans la lutte contre les insectes, nous fixe en quelque sorte sur les responsabilités de la guerre présente. Nous ne craignons pas de le dire : les mouches ont fait, au moins à l'origine, une guerre défensive. Lasse d'être poursuivie par les vapeurs de pétrole des pulvérisateurs domestiques, aujourd'hui répandus dans toutes nos campagnes, l'espèce mouche a bandé ses énergies secrètes, et nous voyons aujourd'hui le résultat : une invasion brusquée dépossédant l'homme de régions qu'il considérait, depuis des temps immémoriaux, comme siennes.

Mais assez de ces objections et réponses qui gonfleraient inutilement les pages de ce rapport. Je tiens le fait pour acquis : les mouches sont devenues intelligentes, et je vais passer à l'examen de ses conséquences.

L'homme doit aujourd'hui se faire à l'idée qu'il partage le domaine de l'intelligence avec les insectes, et, pour préciser, la Musca errabunda. Jusqu'à ce jour, la Terre avait appartenu à l'espèce intelligente, à l'homme. Nous allons maintenant nous trouver en présence d'une revendication de propriété, encore plus ou moins consciente, de l'espèce mouche, et l'expression des entomologistes américains : l'Empire des mouches, va devenir une réalité. Deux empires, celui des hommes et celui des mouches, vont se disputer l'univers. Pour la première fois dans l'histoire, l'homme va avoir à lutter contre une autre intelligence que la sienne. Quelle sera l'issue de cette lutte ?

À première vue, on pourrait être pessimiste. L'homme, plantigrade pesant, de constitution fragile, aux sens assez obtus, n'ayant que quatre membres dont deux consacrés à la locomotion, n'avait, pour assurer sa suprématie sur les espèces animales, que son intelligence. Lorsqu'il n'aura plus l'exclusivité de cette arme magique, comment pourra-t-il lutter contre la mouche que sa petite taille met à l'abri des coups, que sa carapace chitineuse a protégée contre les cataclysmes géologiques, qui compte six pattes, une trompe, deux ailes, dont les yeux présentent des facettes par centaines, dont l'odorat est plus subtil que celui du plus entraîné des chiens de chasse, et dont enfin tout l'organisme fut perfectionné avec soin pendant des millénaires ?

Une réflexion plus approfondie peut redonner l'espoir. L'homme est en possession de son intelligence depuis plus de dix mille ans et n'a pas été sans mettre à profit ce délai. Au contraire, les mouches viennent à peine d'entrer

dans la voie royale de la connaissance. Pour tout dire, l'homme en est maintenant à l'âge du moteur à explosion, quand les mouches en sont encore à l'âge de pierre. Mais il faut que l'homme mette immédiatement et sans délai son avance à profit, et ne laisse point aux mouches le temps de progresser. Qu'on y songe : les mouches sont légion, contre une humanité que son intelligence même a réduit à un petit nombre d'exemplaires. Chacun de nous va avoir à lutter contre dix fois, cent fois son poids de mouches. Mais si l'on suppose qu'une section de mitrailleuses modernes fût miraculeusement intervenue dans les grandes luttes de l'histoire ancienne, que serait-il advenu des phalanges d'Alexandre et des centuries de César ? Le combat actuel entre l'homme et les mouches est celui de la section de mitrailleuses contre les hordes de la préhistoire. Nous pouvons remporter la victoire, sous réserve que nous engagions le combat sans tarder, et sans nous fier à ce repos trompeur que nous vaut pour l'instant la limitation de l'aire géographique des mouches au 40e degré de latitude. Il nous faut aussi adapter nos engins de lutte à nos nouveaux adversaires. C'est là l'affaire des spécialistes militaires. Ils constateront, sans doute avec surprise, qu'il est plus difficile de tuer une mouche qu'un homme. Mais enfin, il faut faire confiance à la puissance destructrice de l'intelligence humaine, et les mouches devront bientôt en connaître les effets.

Pour finir, il faut répéter encore que tout jour de retard est une chance perdue. Nous ignorons la rapidité d'évolution de l'intelligence des mouches. Ce n'est pas parce qu'elles ne connaissent pas encore les cas d'égalité des triangles que nous devons nous endormir dans une confiance trompeuse et mésestimer le péril qui menace l'espèce humaine.

En dépit de la gravité des circonstances, la publication de ce rapport provoqua une universelle explosion de rires. L'intelligence des mouches devint le sujet de toutes les plaisanteries. Les revuistes, les dessinateurs humoristes, les amuseurs de table d'hôte se trouvèrent en présence d'une mine inépuisable de bons mots et d'allusions. Le *Canard enchaîné se* battait les ailes de joie. L'Académie de l'humour décerna à Juste-Évariste Magne le titre de président d'honneur. Un dessin de Jean Effel figurait un magnifique et mélancolique étron, avec cette légende : « J'attends l'intelligence. » « Ne me parlez plus de vos pattes de mouche, disait la moderne Sévigné dans un billet à Angèle, je vous soupçonnerais de fatuité. » En Allemagne, une école de peinture pointilliste prétendit que ses tableaux étaient faits par des chiures de mouches intelligentes et inégalement constipées. Bref, on n'en finissait pas de rigoler.

Les gens graves blâmaient la Société des Nations d'avoir pris au sérieux pareil document :

— Si tel est l'usage fait de ses fonds par la Société, mieux vaut subventionner les pêcheurs de truites, déclara le président du

Guatemala en refusant de payer sa quote-part à l'organisme de Genève.

Les reporters s'en mêlèrent et allèrent interviewer les hommes de science sur le nouveau sujet à la mode :

— Je connais bien Magne, répondit le professeur Carnassier, ce fut mon élève, puis mon adjoint. Mais, voyez-vous, instinct, intelligence ne sont que des mots qui ne changent rien aux réalités. Et si les mouches sont devenues intelligentes, j'ai grand-peur que ce soit aux dépens des entomologistes…

Le professeur Grimaud de la Vachardière, directeur du Muséum, haussa les épaules en réponse à la question des journalistes, et déclara en montrant ses galeries de reptiles empaillés :

— L'intelligence des mouches, j'y croirai quand je serai derrière ces vitrines, et que je verrai la *Musca* assise dans mon fauteuil.

Farigoule, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, fourragea dans sa barbiche, avant d'en sortit, avec une voix de vieux phonographe, ce petit laïus :

— Certes, la science a besoin d'hypothèses, mais les hypothèses ne sont pas la science. N'oublions pas que la prudence est non seulement la mère de la sûreté, mais aussi celle des savants, et qu'il convient de se garder des pronostics hâtifs autant que des jugements prématurés.

» Les grandes ombres de Lagrange, de Fresnel et de Poincaré ne me démentiraient certes pas.

Le docteur Prévert, vice-président de l'Académie de médecine, fut plus incisif :

— Ce jeune M. Magne veut sans doute faire parler de lui, je ne me prêterai pas à ce petit jeu intéressé…

D'autres journalistes, lassés de frapper chez les grands hommes, poursuivaient leur enquête auprès de l'homme de la rue. Le premier interviewé fut une femme :

— Vous savez, moi, les mouches, ça se portait sous Louis XVI, je crois.

Un jeune collégien du lycée Henri-IV répondit :

— Elles ne gueulent pas encore quand on leur coupe les pattes.

Et Evangélyne Piédebanc, salutiste, déclara :

— Toute créature de Dieu, intelligente ou non, a droit à notre amour.

— Que chacun se fasse donc une opinion, disait, pour conclure son article, le reporter.

C'est bien là le plus difficile. Mais Magne était presque devenu un

homme célèbre, quoique d'une façon assez inattendue et dont il n'avait guère lieu d'être fier. Avant que se fût évanouie cette première gloire, éphémère somme celles que crée chaque jour la presse, on put encore lire dans les journaux ce petit entrefilet :

« UNE SURPRISE

*Qui l'eût cru ? Le jeune savant Juste-Évariste Magne, dont les suggestions hardies ont retenu naguère l'attention mondiale, a abandonné un instant ses travaux pour sacrifier à l'amour comme un humble mortel. Mais où réside notre surprise, c'est que l'apôtre de l'intelligence des mouches n'a point, comme on aurait pu s'y attendre, choisi pour compagne quelqu'une des créatures ailées sur lesquelles il se penche chaque jour en son laboratoire, mais bien une fille des hommes, une charmante personne de dix-neuf ans, M*lle *Micheline Parturier. Et voilà qui nous rassure ! La mouche, toute intelligente que la veut M. Magne, n'a sans doute point encore les vertus requises pour faire notre bonheur domestique… Il nous reste à souhaiter que les mouches jalouses ne s'en prennent pas à la lune de miel des jeunes époux auxquels la bénédiction nuptiale a été donnée en l'église Saint-Sulpice par le Père franciscain Vandelle, cousin de la jeune mariée.*

C'est ainsi que sous les lazzis, l'ironie, et même parfois l'injure bête et malveillante, Magne apprenait ce qu'il en coûte d'apporter quelque vérité à ses frères humains. Mais il n'en poursuivait pas moins fermement sa carrière, et s'attachait la compagne dont l'heureuse simplicité d'esprit avait été à l'origine de sa grande découverte, encore méconnue.

7

À l'assaut de l'opinion publique

Si Magne était resté célibataire, il est probable qu'ayant satisfait sa conscience d'homme de science en faisant connaître ses idées, il fût retourné sans plus à ses obscures études. Mais une simple et naïve question de sa jeune femme : « Pourquoi les autres ne vous croient-ils pas ? » le piqua. Il comprit que l'amour de la jeune Micheline pour son seigneur et maître avait besoin de s'appuyer sur l'admiration d'autrui. Il comprit encore qu'il ne suffisait pas d'avoir raison et de le dire, mais qu'une vérité n'avait de sens que si elle était universellement acceptée.

Dès lors, abandonnant le laboratoire, il entreprit de lutter pour faire triompher sa manière de voir. À l'affût de toutes les observations qui pouvaient confirmer ses théories, il multiplia les articles dans les revues techniques, les communications aux séances d'experts. Il intrigua pour faire partie des commissions, pour prendre la parole dans les congrès. Micheline tint à le suivre, toujours au premier rang des auditeurs, sacrifiant son bonheur domestique aux ennuis d'une vie active et publique.

Lorsque, pour maintenir leurs droits de souveraineté sur les territoires envahis, les gouvernements européens décidèrent de les faire périodiquement survoler par des escadrilles, Magne insista pour que des experts entomologistes prissent régulièrement place à bord. Lui-même accompagna souvent les pilotes. Les rapports étaient unanimes : l'ordre régnait dans l'Empire des mouches comme dans une immense ruche. Le nombre des insectes en Afrique du Nord était constamment entretenu par de nouveaux apports venant de l'Inde ou de la vallée du Nil, comme on le prouva en arrosant de poudre colorante des insectes qui furent retrouvés à cinq mille kilomètres de leur lieu d'origine.

— Une pareille organisation n'est-elle pas la preuve l'une activité réfléchie ? demandait Magne.

— Mais comment des mouches, dont la durée de vie est de quatre mois et la vitesse de vol de dix kilomètres par jour, peuvent-elles parcourir de telles distances ? objectait-on.

Magne ne put répondre que le jour où, volant à cinq mille mètres, il aperçut un essaim utilisant à cette hauteur des courants chauds qui se

propageaient d’est en ouest.

— Les mouches possèdent une véritable science d’aéronaute, n’hésita-t-il pas à déclarer.

— De pareilles possibilités ont déjà maintes fois été notées chez les oiseaux migrateurs, sans qu’on ait pour cela conclu à leur intelligence, lui répondirent ses adversaires.

Mais Magne marqua un point le jour où un avion Caproni S.72, survolant le désert de Libye, dut percer un essaim et se trouva capturer sans le vouloir une centaine d’insectes dans ses volets d’intrados. Chaque mouche portait, serrée contre son abdomen à l’aide des pattes médianes, une petite boule jaunâtre qu’on crut être une larve, mais que les analyses de laboratoire révélèrent être une boule de nourriture faite de sucs végétaux et de débris organiques. Ainsi chaque individu de l’essaim emportait avec soi ses provisions de route.

— Mettra-t-on encore pareille faculté de prévision au compte de l’instinct ? dit Magne.

Là encore, pourtant, l’exemple du scarabée d’Égypte qui roule sa boule ne permettait pas de se prononcer absolument en faveur de l’intelligence.

Entre-temps, au cours de toutes ces reconnaissances aériennes, une nouvelle science était née, combinant l’entomologie et la météorologie, pour déterminer les grands courants de circulation dans l’Empire des mouches. Les essaims étaient d’importance variable et, comme on ne pouvait songer à dénombrer les individus qui les constituaient, on notait leur densité. On distinguait l’essaim *cumulus,* le plus dense, le plus noir, dont le nombre d’individus devait dépasser la dizaine de milliards ; l’essaim *stratus,* plus diaphane, plus allongé ; les essaims dits *nuages épars,* faits de petits groupes de un million d’individus ; les essaims *vapeurs légères ;* et enfin les « fumées de cigarette » ou patrouilles d’une vingtaine de mouches. Mais, parfois, il arrivait qu’on rencontrât des essaims monstres, dits *ciel entièrement couvert,* et qui correspondaient à une migration de tout un peuple.

La discussion sur l’intelligence des mouches rebondit quand on eut connaissance d’observations faites au Japon par la Société extrême-orientale d’étude des Diptères, dans une cage à mouches d’une superficie de plusieurs hectares qui pouvait donner aux insectes l’illusion de la liberté.

— Les mouches du laboratoire sont dans une espèce de léthargie qui les fait toutes différentes de ce qu’elles sont dans la réalité, avait toujours déclaré Magne.

Or, il se révéla que, en état de demi-liberté, les femelles du Japon

pondaient sur chaque cadavre de mouche. De la sorte, la vie de l'espèce se poursuivait directement à partir de chaque individu, et le nombre des individus vivants pouvait se conserver en dépit du manque éventuel de nourriture. Cette utilisation des restes fut baptisée *muscophagie* par les savants orientaux.

— Nous dira-t-on que c'est là une preuve d'intelligence ? fit le camp des dégoûtés devant de pareilles mœurs.

— Pourquoi pas ? répliqua Magne, l'intelligence n'a rien à voir avec ce qu'on appelle la morale, et les hommes eux-mêmes furent autrefois anthropophages.

Cependant, son attention était orientée dans une direction nouvelle. Une industrie, d'un caractère moins désintéressé que toutes ces discussions, s'était développée en Espagne et en Italie : la récupération des objets de valeur restés dans les villes abandonnées. De petites colonnes d'aventuriers, spécialement équipés, se faisaient déposer en un coin dégarni d'insectes de la côte africaine, et, de là, s'efforçaient de gagner à travers le désert quelque ville morte de l'Empire des mouches. Revêtant alors des scaphandres spéciaux, les hommes se lançaient au pillage dans les rues abandonnées, parmi les masses d'insectes. Les risques étaient grands, le profit n'était pas toujours considérable : l'or était naturellement le plus recherché, mais, pour le découvrir, il ne fallait pas craindre d'entrer au plus secret des maisons pleines de mouches et grouillantes de larves, braver toutes les odeurs et toutes les visions de pourriture. Au bout de peu de jours, même si on avait échappé à toute inoculation, la *mouchomanie* pouvait se déclarer qui dégénérait en démence.

Magne n'hésita pas à fréquenter les cabarets de la côte où se recrutaient ces écumeurs de terre, et à passer avec eux le plus clair de ses soirées. Tous s'accordaient à dire que si les campagnes présentaient de grandes étendues nettes de mouches, les villages et les villes offraient des visions d'épouvante et que, pour descendre dans la mer des mouches, il fallait, en dépit des scaphandres, avoir le cœur bien accroché. Les caves des maisons emplies d'asticots dans lesquels on enfonçait jusqu'au mollet donnaient la nausée aux plus intrépides. La meilleure arme à utiliser était la lampe à souder, avec laquelle on faisait le vide autour de soi en grillant les insectes. Mais il advint que les scaphandres eux-mêmes ne parurent plus constituer une protection suffisante.

— Aller maintenant chez les mouches, c'est la mort certaine, disait-on dans les bistrots méditerranéens.

Un soir – c'était à Naples – Magne rentra radieux à l'hôtel où l'attendait Micheline.

— Embrasse-moi, *carissima,* lui cria-t-il. Nous allons vaincre ! J'ai là de quoi confondre et convaincre tous nos contradicteurs.

Mais, sous le ciel napolitain, Micheline semblait assez lasse de toutes ces querelles scientifiques.

— Tu m'as laissée seule bien longtemps, observa-t-elle.

— Ah ! si tu savais d'où je viens ! dit Magne. Je tiens le succès, j'en suis sûr. Écoute…

Micheline secoua la tête.

— Non. Laissons toutes ces choses. Sais-tu à quoi j'ai pensé pendant toute ma soirée solitaire ? Que si, au lieu d'être ta femme, j'étais une simple mouche, tu t'occuperais beaucoup plus de moi !

Magne protesta en riant.

— Mais si, reprit Micheline qui ne semblait pas sourire, il faut que je me défende contre des rivales qui, non contentes d'absorber le savant, veulent aussi m'enlever l'homme. À partir de maintenant, je serai égoïste, je veux t'avoir à moi toute seule quand nous serons ensemble…

Elle prenait un petit air décidé et têtu d'enfant rageur. Cette puérilité avait toujours exercé sa séduction sur Magne. Ce soir-là, les mouches furent hors de question, la primeur de la découverte de Magne fut réservée au grand Congrès international de La Haye. Dans une intervention décisive, il put produire quatre petits outils rudimentaires fabriqués par les insectes, et qu'il avait récoltés en fréquentant les nouveaux frères de la côte.

C'était un fin petit aiguillon, provenant d'un éclat de bois très dur, et qui devait servir d'arme aux mouches pour percer les scaphandres de toile ; un petit sac, fait l'un fragment de feuille conformée sur l'abdomen de l'insecte, et vraisemblablement utilisé pour le transport des provisions ; un crochet de bois dont une extrémité était appréhendée par la trompe de la mouche et qui lui servait à fouiller les ordures ; enfin une collection de menus graviers, arrondis en forme de petites billes, et dont la destination n'était pas claire.

— Messieurs, dit Magne, ai-je besoin de vous rappeler que, de tout temps, savants et philosophes furent d'accord pour voir la manifestation la plus probante de l'intelligence dans les outils que, seul entre les animaux, l'homme est capable de fabriquer ? En présence des échantillons que j'apporte ici, le doute n'est plus possible, l'activité des mouches est une activité intelligente.

» Alors que l'instinct forge des organes, conforme une patte, une mandibule, l'intelligence, en présence des nécessités de la vie, ne touche pas à l'organisme mais fabrique l'outil nécessaire. L'instinct

modèle l'individu lui-même pour l'adapter au monde ; l'intelligence s'empare d'un fragment du monde, à savoir l'outil, et le retourne contre ce monde même pour le modeler selon ses désirs, au lieu de le subir.

» Mais ce caractère offensif de l'intelligence nous oblige à voir dans l'invasion des mouches, non plus un phénomène dû au hasard et dont un autre hasard pourrait nous délivrer, mais une mainmise volontaire sur les choses de la nature. La domination de la Terre appartient à l'intelligence, au moins est-ce ce que notre expérience séculaire d'hommes nous a appris. Eh bien, messieurs, nous ne sommes plus seuls à le savoir. La *Musca errabunda* s'en est aussi rendu compte. Elle l'a si bien compris que c'est à l'homme seul qu'elle s'attaque, et que les animaux continuent à vivre en paix dans l'Empire des mouches. Le meilleur symptôme, selon moi, que donnent de leur intelligence les mouches, c'est qu'elles ont compris tout de suite où, et qui, était leur principal adversaire.

« Jusqu'à ce jour, messieurs, l'homme s'est battu contre l'homme, et à nos rivalités d'appétits, nos frères inférieurs assistaient avec l'indifférence des biches devant l'issue d'un combat de cerfs. Dans l'empire du monde, l'homme était seul, il n'avait contre lui que son semblable. Ce temps n'est plus. Si nous voulons conserver notre supériorité sur la planète, il faut que, mettant fin à toutes discussions, à toutes querelles entre nous, nous nous liguions sans tarder contre les mouches. Vous rappellerai-je que les conquérants ont toujours favorisé et exploité les querelles intestines entre peuples qu'ils se proposent d'asservir, et que, grâce à cela, ils s'emparaient, morceau par morceau, de leurs territoires ? Ne commettons plus cette faute éternelle. La division du globe en nationalités distinctes a déjà favorisé l'invasion des mouches. Chaque nation a tenu à lutter par ses propres moyens, vous savez le résultat. Seul un front unique de l'espèce humaine, contre le front unique que lui opposent les mouches, pourra nous permettre de remporter la victoire.

» Messieurs, je ne me lasserai pas de sonner la cloche d'alarme. Les mouches marchent, si j'ose dire, à pas de géants sur la route de l'intelligence. Déjà, je crois savoir qu'elles utilisent des poisons végétaux à action très rapide, de préférence aux agents microbiens, pour nous tuer. Qu'inventeront-elles demain ? Il faut, sans tarder, détruire l'Empire des mouches de toutes nos forces concentrées. Il faut que l'expérience acquise au cours des siècles dans nos luttes intestines nous serve enfin dans un but honorable. Alors que les penseurs se sont toujours demandé de quelle utilité pouvait être la guerre dont les ravages s'étendaient stupidement entre les humains, nous pourrions maintenant répondre que l'homme entraînait ainsi, sans le savoir, ses

forces de destruction et de résistance, pour qu'elles pussent lui servir le jour où la suprématie de toute l'espèce humaine serait menacée. Nous avons joui, depuis l'âge des cavernes jusqu'à ce jour, d'une paix immense sur ce globe, et cela en dépit des guerres sans nombre où, comme des boxeurs dans une salle d'entraînement, nous avons endurci nos muscles et forgé nos armes. Mais le temps de cette longue paix est fini, il faut maintenant montrer ce que nous avons appris. Avons-nous appris assez ? Pourrons-nous échapper à ces deux dangers de notre oisiveté au cours d'un règne sans rivaux : la guerre entre nations, le pacifisme universel ? Je le souhaite, car le temps est fini des nationalismes agressifs, comme est fini le temps des espoirs en la paix. La nature nous suscite de nouveaux ennemis. C'est la guerre contre eux qu'il convient de prêcher.

» Je sais, messieurs, qu'il est de tradition dans ces réunions de tempérer nos conclusions d'un certain humour. Mais les circonstances ne prêtent pas à rire. Je me contenterai seulement, à vous tous, familiers des dénominations latines, de répéter ce qui doit devenir notre nouveau cri de guerre : *Delenda musca.* »

Cette fois, Magne l'emporta devant le tribunal des experts. Un vœu pressant fut émis par le congrès international et les gouvernements européens furent officiellement saisis de la question. Ils mirent quelque temps à réagir.

Enfin, après une délibération prolongée au Conseil des ministres, le *Journal officiel de la République française* publia ce décret :

Attendu que les mouches constituent, d'après des avis que l'on peut croire autorisés, un grave danger pour les populations métropolitaines, comme elles en furent un pour la France d'outre-mer, il convient d'encourager de façon intensive la destruction de ces insectes. En conséquence, le gouvernement décrète :

ARTICLE PREMIER – Dans la mairie de chaque commune, il sera institué un bureau des primes.

ARTICLE 2 – Une prime de quinze centimes sera payée à tout citoyen qui présentera cent pattes de mouches.

La montagne n'accouchait pas même d'une souris, mais d'un poil de puce de rat !

Dans le même temps, l'Angleterre se contentait de doubler le cordon sanitaire qui la séparait du continent, et l'Allemagne introduisait à Genève une demande de mandat colonial sur les territoires évacués par les autres nations, se flattant de les débarrasser des insectes en un tournemain. Quant à l'URSS, elle répondit : « La mouche est le symbole des forces policières entretenant la tyrannie du capital sur le prolétariat. Dans une société sans classes, il n'y a plus de

place pour les mouches. »

Magne, qui croyait entrevoir le bout de ses peines, s'aperçut qu'elles commençaient à peine. Il ne se découragea pas. Puisque, dans l'Europe du XXe siècle, les gouvernements étaient devenus incapables de prévoir et se contentaient de marcher à la remorque des événements et de l'opinion, il résolut d'agir directement sur le public et d'ouvrir de force les yeux qui ne voulaient pas voir, les oreilles qui se refusaient d'entendre.

Profitant du retour de renommée que lui valait son intervention récente, il ouvrit sa porte à tous les journalistes, multiplia les interviews, entreprit des tournées de conférences en province, couvrit les murs d'affiches, et, louant comme un vulgaire marchand de pommes les postes de radiodiffusion, il poussa à heure fixe son cri de moderne Caton :

« Il est inconcevable qu'une humanité qui se dit civilisée puisse rester insouciante en portant à son flanc cette plaie couverte d'insectes qu'est l'Équateur de la planète. Que penseriez-vous d'un homme qui continuerait à plaisanter au-dessus de son apéritif quand un essaim de larves lui dévore le ventre ? Qu'en penseriez-vous, mes chers auditeurs ? Eh bien, cet homme, c'est vous. Les générations à venir, s'il doit y avoir pour notre espèce un avenir, ce dont je commence à douter, s'étonneront de l'indifférence coupable dont l'époque présente aura fait preuve. Nous ne devons plus avoir qu'une seule préoccupation, qu'un seul mot d'ordre : Tous contre les mouches ! Mort aux diptères ! »

Sa réputation scientifique commençait à souffrir de ces extravagances. N'importe, il avait le sentiment de faire son devoir. Quant à l'humanité impénitente, elle se méprenait sur le désintéressement de cette campagne. Des aventuriers de tout poil, de la finance à la politique, essayèrent de s'aboucher avec Magne, le priant de choisir une couleur politique, et lui assurant aussitôt l'appui d'un parti. En vain répondait-il : « Je ne veux que défendre l'humanité », on refusait de le croire, on pensait qu'il cachait son jeu. Les marchands de pétrole, devinant que l'affaire pourrait être fructueuse, et pas fâchés de jouer enfin un tour aux marchands de canons dont la renommée les agaçait, firent à Magne des offres de collaboration en sous-main. Il les repoussa, voulant rester exempt de toute compromission, mais alors des résistances s'organisèrent contre sa propagande. Elles ne vinrent point seulement de la Ligue protectrice des animaux, ou des Amis de la paix universelle. La presse patriotique l'accusa de vouloir détourner l'attention de son pays du péril allemand, et de chercher à dilapider les crédits intéressant la défense nationale dans une entreprise saugrenue. Il y eut plus.

Certains évêques publièrent des mandements invitant les fidèles à la prudence, et rappelèrent que l'Église n'avait toujours point pris parti dans la question encore controversée de l'intelligence des mouches. La matière était plus importante pour la religion qu'il peut sembler tout d'abord. En effet, certains auteurs étaient allés jusqu'à prétendre que si les mouches étaient intelligentes, elles devaient avoir une âme ! Cette hérésie nouvelle et inouïe, connue sous le nom de *vandellisme,* du nom du Père Vandelle qui, à la suite de ses conversations avec Magne, en avait le premier risqué l'idée – avec quelles précautions il est vrai –, fut, certes, sévèrement condamnée. Mais elle n'en rencontrait pas moins créance auprès de certains.

« Si les mouches sont intelligentes, disaient les disciples du Père Vandelle, nous n'avons pas à les combattre, à leur déclarer la guerre contrairement aux principes de notre sainte religion, mais bien à les… évangéliser. Loin de nous la pensée d'un blasphème où l'ironie se joindrait à l'impiété ! Nous reconnaissons ce qu'a d'étrange la situation actuelle et quel effort d'adaptation elle exige de nos esprits. Nous ne demandons pas même que les pouvoirs religieux tranchent, dès à présent, une question sans précédent. Mais nous les supplions de considérer que si, dans l'hagiographie chrétienne, une image mouille à coup sûr depuis des siècles les yeux de nos fidèles : nous voulions dire l'image de saint François d'Assise prêchant aux oiseaux, l'idée d'aller prêcher la vérité à des insectes que certains maîtres de la science reconnaissent pour intelligents, ne doit pas être écartée dès l'abord comme irrévérencieuse. »

Rome, bien entendu, fit la sourde oreille. Mais l'appel eut des résonances dans les pays anglo-saxons, et l'Armée du Salut décida d'envoyer au Maroc français une première mission composée de deux pasteurs, de trois distributeurs de Bibles, de douze sœurs en Jésus-Christ et d'un petit orgue portatif. Le tout fut débarqué à Casablanca. On ne retrouva que l'orgue, un mois plus tard, à deux cents mètres de la jetée, parce que les tuyaux n'en étaient pas comestibles pour les larves.

Dans l'ensemble, l'opinion publique était, il faut bien l'avouer, réfractaire à la propagande de Magne. Pour le Français moyen, l'idée d'aller combattre les mouches était ridicule, sottement guerrière, impie et quelque peu fasciste. Comme à une de ses réunions publiques, Magne terminait son discours par son cri habituel :

« Mort aux diptères ! », la moitié de l'assistance, stylée par la cabale, se leva pour crier en écho : « Mort aux vaches ! » La police intervint, ce fut une épouvantable bagarre.

Par une curieuse conséquence, la campagne de vulgarisation eut plus d'effet sur les corps scientifiques que tous les articles techniques –

les savants lisant plus les journaux que les mémoires aux académies –, et Magne eut la légère satisfaction de voir qu'au XVIIe congrès pour l'avancement des sciences, la section de zoologie décida que désormais la *Musca errabunda* s'appellerait la *Musca sapiens.*

Les mouches attendaient-elles cette décision pour faire parler d'elles ? Ce serait leur supposer bien peu d'intelligence. Toujours est-il qu'un beau jour, on apprit que, profitant d'un fort vent du sud, les nuages d'insectes avaient traversé le détroit de Gibraltar et s'étaient abattus sur l'Andalousie. Les premiers rapports signalaient que chaque mouche portait autour du thorax un petit maillot, fait de brins de laine grossièrement entrelacés, par lequel elle se protégeait des rigueurs du climat septentrional.

L'Europe et la France s'émurent. Magne fut appelé à la présidence du Conseil.

— Eh bien, lui dit le chef du gouvernement Paul Résal, vous devez être satisfait. Quelles mesures préconisez-vous ?

— La mobilisation générale, répondit Magne.

8

L’invasion du continent

Il fallut d’abord faire comprendre aux militaires que la mobilisation générale n’était pas l’occupation de la ligne Maginot. Cela prit un certain temps, mais enfin, sous l’impulsion de Magne, devenu adjoint technique auprès du Conseil supérieur de la guerre, la région comprise entre les Pyrénées et la Garonne fut spécialement organisée en profondeur.

Parallèlement, les fabrications de guerre furent adaptées aux nouvelles nécessités de la lutte, et un plan de conversion de la mobilisation industrielle fut rapidement conçu. Les marchands de canons se mirent à construire des pulvérisateurs ; les fabricants de masques à gaz furent chargés de la confection de scaphandres antimouches ; les tréfileries spécialistes du fil de fer barbelé produisirent sur un rythme de guerre les quantités de toile métallique nécessaires pour obturer toutes les ouvertures des villes et villages de France. Tout le pétrole fut réquisitionné, une carte d’essence instituée. Les laboratoires d’entomologie furent nationalisés comme de vulgaires usines. Une École supérieure de guerre contre les mouches s’installa au Champ-de-Mars. Enfin, l’infanterie fut équipée de lance-flammes, et les obus des artilleurs furent chargés de substances fumigènes toxiques.

Pendant ce temps, la péninsule Ibérique était aux prises avec l’invasion. La malheureuse Espagne, qui sortait à peine de la guerre civile, n’offrait qu’un tas de détritus et de décombres sur lesquels les mouches se jetèrent avec ardeur, trouvant au reste dans la vieille carcasse méditerranéenne un terrain particulièrement favorable.

L’odeur de la fleur d’oranger, agrémentée de certains relents de Portugal, n’était pas non plus pour leur déplaire. Sans compter que, les inimitiés soulevées entre humains par la guerre intestine n’étant pas encore complètement apaisées, chaque fois qu’un nationaliste mourait sous l’aiguillon de l’envahisseur, la moitié de l’Espagne disait : « Nous sommes débarrassés d’un fasciste », tandis que s’il disparaissait un communiste, l’autre moitié s’écriait : « Encore un moscoutaire de moins. » Tant et si bien que, chaque cadavre fournissant l’occasion de se féliciter plutôt que de s’indigner, il ne resta bientôt plus un seul Espagnol debout, et, un mois après avoir touché Gibraltar, les essaims victorieux battaient les contreforts de la chaîne pyrénéenne.

En France, des âmes généreuses n'avaient pas été sans demander qu'on secourût la sœur latine, et le cri : « Des lance-flammes pour l'Espagne ! » avait souvent retenti. Mais les exigences de la Défense nationale ne permettaient pas de se démunir d'un matériel qui n'allait pas tarder à être indispensable. Les Pyrénées n'étaient qu'une faible barrière contre un ennemi qui devait à ses ailes de compter autant d'avions que de soldats. Bientôt, en effet, les premières infiltrations se produisirent à l'Ouest.

Franchissant la Bidassoa, les essaims s'abattirent sur Hendaye. Trois charges de chasseurs alpins armés de lampes à souder, à pression renforcée, qui projetaient la flamme à trois mètres, grillèrent fort proprement les envahisseurs, ainsi, il faut bien le dire, que la peinture des portes et des volets de la coquette cité basque. Mais ce dommage était négligeable, et les moyens de défense employés au cours de cette première escarmouche parurent efficaces. Changeant alors de tactique, les mouches attendirent trois jours avant de descendre de nuit et par surprise sur Bayonne.

Les édifices publics avaient reçu la protection de grillages, mais bien des maisons particulières en étaient encore démunies. Plus de la moitié de la population n'avait pas de scaphandres. Le désordre fut bientôt indescriptible. Assaillis par les mouches, les malheureux au visage découvert n'avaient que la ressource de se jeter dans l'Adour, sur laquelle on vit flotter bientôt une multitude de petits bérets basques, comme ces poignées de confettis que charrie un ruisseau au lendemain de la mi-carême. À midi, la plupart des magasins étaient envahis, et il n'était plus un jambon de Bayonne qui ne fût couvert de larves.

Cerné dans la sous-préfecture, le général Lamon, commandant la Défense, téléphona en hâte à Pau pour obtenir des renforts. On envoya deux divisions de nettoyeurs armés de lance-flammes à grande puissance. Elles se mirent à l'œuvre dans la Grand-Rue et aboutirent rapidement à l'incendie de la cathédrale et du musée Bonnat, suivi de l'explosion de la poudrerie qui embrasa tout le quartier sud de la ville. Les militaires manquaient encore d'expérience dans le maniement des nouvelles armes, et s'ils tuaient des mouches, ils flanquaient aussi le feu partout. Ce fut un horrible désastre. L'ordre d'évacuation dut être donné le soir même. À l'aube suivante, six escadrilles de bombardement vinrent noyer la ville sous une pluie de bombes asphyxiantes au cyanogène. Cette fois, les mouches en crevèrent, mais aussi les deux mille habitants qu'on n'avait pu évacuer.

Il était clair qu'il fallait un certain temps avant que la population et la force armée se fissent aux conditions étranges de lutte qu'imposait le nouvel adversaire. Cependant, Port-Vendres était envahi, la grotte et la

basilique de Lourdes se remplissaient d'essaims qui donnaient le choléra au dernier pèlerinage arrivé l'avant-veille, et deux cents habitants de Perpignan étaient trouvés morts dans leur lit, sans traces de blessures, si ce n'est la mince piqûre des aiguillons empoisonnés, utilisés maintenant par les mouches estafettes qui précédaient les armées.

Ordre fut immédiatement donné à chacun de dormir sous une moustiquaire, et les usines de Tulle furent réquisitionnées. Mais huit jours après l'apparition des premières mouches sur le sol de la République, on comptait déjà trois cent mille morts de tout âge et des deux sexes, soit plus que le total des pertes pour une année entière de la Grande Guerre. On commença à comprendre que les luttes de jadis entre hommes n'étaient que de petites bagarres à côté de ce qui se préparait. Le Béarn et le Roussillon faisaient peine à voir. Les lignes de défense étaient contraintes de se replier d'un côté sur l'Adour, de l'autre sur l'Aude.

Magne fixa la tactique à adopter contre l'adversaire. Des barrages de fumées asphyxiantes et de vapeurs de pétrole, à condition d'être constamment entretenus, permettaient de ralentir l'invasion au sol, avec moins de risques que les flammes qui détruisaient tout indistinctement. Mais ces mesures devaient être complétées par l'attaque en vol des essaims qui essayaient de franchir les barrages.

Aussi, dès qu'il était signalé un cumulus de mouches, les escadrilles étaient alertées et, pénétrant à pleins gaz dans la purée de mouches, comme on l'appelait, allumaient des comprimés fumigènes dégageant des vapeurs asphyxiantes. Les mouches tombaient alors par millions. Dans le sillage des avions qui tournaient, virevoltaient, descendaient en vrille, en tonneau, en feuille morte au milieu du nuage, on voyait se creuser de grands vides transformant peu à peu l'essaim de mouches en écumoire. Les aviateurs baptisèrent cette opération de l'expression imagée « passer la gomme à effacer ». Les mouches survivantes cherchaient-elles leur salut en atterrissant ? les avions ouvraient les pommes d'arrosoirs placées sous leurs ailes et inondaient de pétrole et d'ypérite les champs où les insectes s'étaient posés. Cette seconde opération était dite « du pipi d'oiseau ». Tout ce nouveau vocabulaire s'imposa en peu de temps aux armées, car les hommes ont besoin de noms pour savoir ce qu'ils doivent faire.

Comprenant leur vulnérabilité en vol, les mouches, pour progresser, attendirent alors la nuit. On dut répartir sur tout le front des sections de projecteurs qui s'allumaient chaque soir et fouillaient les cieux sans arrêt. Quand on surprenait dans les nuages le nuage plus noir des mouches, ponctué du million de points brillants que faisait luire la laine blanche de leurs petits tricots, l'aviation était alertée et se mettait

en devoir de « passer la gomme ». Il advint que les mouches choisirent de voler au-dessus de la mer de nuages qui les dissimulait. Il fallut alors transformer l'artillerie anti-aérienne en sortes de canons paragrêle qui lançaient à trois ou quatre mille mètres au-dessus du plafond nuageux des fusées éclairantes. Les commandants de batterie désignaient ce genre de tir par l'expression « allumer l'infini ». C'était alors aux avions patrouilleurs qui volaient très haut de signaler les essaims que révélait au-dessus du plafond la lueur du magnésium. « Allumer l'infini pour passer la gomme à effacer ! » Étranges procédés de combat, étranges assauts d'ingéniosité entre espèces rivales !

Cette fois, les mouches avaient affaire à un adversaire sérieux. Elles avaient pour lutter les microbes et les venins, mais l'homme avait pour lui le feu et les gaz asphyxiants, le plus ancien et le plus récent produit de son activité inventive. Les armes semblaient égales.

Un matin, aux environs de Montauban, où six divisions montaient la garde coude à coude, il advint qu'un immense nuage de mouches, du genre dit ciel entièrement couvert, essaya de forcer les lignes en volant bas, à dix mètres au-dessus du sol, pour éviter d'être passé à la gomme par les avions de chasse. Aussitôt, l'allumage des rideaux fumigènes fut déclenché en profondeur, mais, à la stupéfaction générale, les mouches passèrent comme un seul homme à travers la première nappe asphyxiante, puis à travers la seconde. Le front était percé. Sur quelques individus isolés que l'on captura, on constata que les mouches portaient, de part et d'autre du thorax, à hauteur des orifices par lesquels elles respirent, de petites brassières de protection en substance filtrante : les mouches avaient inventé le masque à gaz !

Désormais, ce fut en vain que les avions essayèrent de semer la mort par asphyxie dans les bataillons ailés, en vain que les vapeurs les plus délétères de la chimie humaine emplirent les vallons de la douce France, les mouches se rirent des poisons. Il ne restait plus à l'homme que la vieille arme de Prométhée : le feu. L'Europe comprit le danger.

Un embryon de collaboration internationale s'esquissa. Un grand quartier général des armées européennes fut institué à Berne. Deux divisions cuirassées allemandes, équipées de scaphandres en tôle d'acier souple et mithridatisées contre les poisons végétaux, eurent l'autorisation de traverser la France et vinrent renforcer la défense de la vallée du Rhône. Une division anglaise débarquée à Bordeaux tendit dans la plaine, entre Arcachon et Agen, des bandes enduites de glu et de marmelade d'orange dans l'espoir que les mouches s'y colleraient les pattes. Cependant, douze superescadrilles soviétiques gagnaient à étapes forcées à travers l'Europe les camps d'aviation fébrilement aménagés dans la vallée de la Loire.

On ne se contenta pas de lutter sur le front. Les services

entomologiques d'armée, au cours de reconnaissances aériennes profondes, relevèrent les endroits du territoire espagnol où les mouches élevaient leurs larves, et journellement des escadrilles affectées au « pipi d'oiseau » arrosèrent ces lieux d'arsenic. Les forêts des régions envahies furent également soumises à des bombardements par bombes incendiaires. Les forêts des Landes furent préventivement incendiées. La Marine eut aussi son rôle à jouer. Une véritable flotte internationale monta la garde dans le détroit de Gibraltar, et des escadres d'hydravions reçurent mission d'en empêcher le franchissement par de nouveaux essaims. Durant quelque temps, ces mesures furent efficaces, et la pression des mouches sur le front de France se fit moins insistante. Mais par certains jours de simoun ou de tempête, quand les conditions atmosphériques étaient telles qu'aucun avion ne pouvait prendre l'air, d'immenses nappes de mouches partaient du Maroc et se laissaient emporter par l'ouragan vers le territoire espagnol. Revanche de l'instinct sur l'intelligence : la mouche pouvait voler quand l'avion en était incapable. Et trois jours plus tard, au-delà de la ligne de front à peu près stabilisée sur la Garonne, les empoisonnements et les épidémies reprenaient de plus belle, œuvre de voltigeurs isolés qui, en dépit de l'allumage de l'infini, parvenaient à forcer de nuit la surveillance sur les lignes.

Les nouvelles des autres fronts, reçues au grand quartier général de Berne, étaient loin d'être satisfaisantes. La Sicile et le Péloponnèse étaient envahis. L'Italie luttait pied à pied dans le fond de sa botte, dont la forme étroite permettait heureusement la constitution de barrages de feux ininterrompus, et le pétrole de Roumanie défendait encore utilement les Balkans. Mais, hors des parapets de la vieille Europe, la situation était angoissante.

Les mouches de l'Indochine, enveloppées de tricots en poils de chameau, étaient passées au-dessus du 40e degré et avaient envahi la Chine dont elles n'avaient fait qu'une bouchée, trouvant sur la perpétuelle pourriture chinoise un lieu d'élection pour croître et multiplier dans des proportions plus fantastiques que jamais. Passant jusqu'en Mandchourie et même en Sibérie, elles prenaient le Japon au nord et au sud. L'URSS dut rappeler en hâte les avions envoyés en France pour se défendre sur le fleuve Amour. L'Amérique équipait précipitamment l'Alaska pour se préserver d'une invasion par le détroit de Behring. L'Afrique n'était pas mieux partagée, et de Dakar comme de Zanzibar parvenaient les premiers SOS de détresse.

Point n'était besoin de multiplier maintenant les avertissements, l'humanité y avait mis le temps, mais elle avait compris. Le Vieux Continent tout entier s'occupait fébrilement à clore de grillages ses portes et ses fenêtres. Pas un homme, et jusque dans les plus lointains

villages, qui ne sortît sans sa lampe à souder, grillant férocement tout diptère rencontré, en sorte que, dans l'Europe entière, on n'eût, à la lettre, point entendu voler une mouche. Pas une maison qui n'eût ses scaphandres antimouches, pas un lit sans moustiquaire. Surprenante situation que celle où l'humanité, par mesure de précaution, devait se mettre en cage, pour abandonner l'espace au nouvel adversaire !

La lutte se poursuivait. Il semblait inconcevable que l'homme, qui avait résolu tant de problèmes, fût vaincu par les mouches. Le génie humain se creusait la cervelle : une heureuse invention fut celle de l'avion gobe-mouches. Le nouvel appareil était percé d'un large conduit qui se terminait à l'avant par un vaste entonnoir. Chargeant dans le nuage de mouches, l'appareil entonnait des millions d'insectes qui, refoulés dans le conduit par la pression de l'air, passaient, comme un gros boudin noir, dans un four cylindrique à résistances électriques qui les incinérait immédiatement. Les cendres n'avaient plus qu'à s'envoler à l'arrière par le tuyau d'échappement. Les escadrilles firent ainsi des hécatombes de diptères, jusqu'au jour où les mouches modifièrent leur formation de vol, s'éparpillant dans le ciel qui n'apparut plus que moucheté. Le rendement des gobe-mouches en baissa considérablement.

Le plus étrange, dans cette nouvelle guerre, était l'absence de grandes batailles, de roulements de tambour, de claquements de mitrailleuses, de salves de batteries. Les hommes menaient bien leur train ordinaire : coups de gueule, proclamations, patrie en danger, gloire et honneur, vrombissements d'avions, mais les mouches ne faisaient aucun bruit et, sans se laisser intimider par les manifestations humaines, grignotaient lentement l'adversaire. Qu'elles pussent se comprendre, le fait était patent, et leurs essaims obéissaient certainement à des chefs. Mais elles ne passaient pas de revues, ne multipliaient pas les signes extérieurs de respect, ne fourbissaient point toute la journée leurs ailes, ne se ciraient pas continuellement les pattes, comme faisaient les hommes dans leurs milices guerrières, elles avançaient seulement, complètement insouciantes du danger, se serrant parfois dans chaque essaim autour de la mouche porte-enseigne, qui tenait contre sa poitrine un petit gravier rond, du genre de ceux que Magne avait jadis présentés dans un congrès savant sans en connaître encore la destination, et qui, maintenant, marquaient l'avance de l'ennemi sut le territoire de la France.

Chaque jour, tant sur le front de combat qu'à l'arrière, on enregistrait une dizaine de milliers de décès : victimes qui avaient quitté un instant les masques, consommé quelque denrée contaminée, ou qu'une mouche avait surprises pendant le sommeil. On avait vacciné toute la population, mais des maladies infectieuses nouvelles,

dues à quelques microbes importés par les mouches des régions tropicales, éclataient soudain et faisaient des hécatombes avant de pouvoir être combattues. La *mouchomanie* exerçait aussi ses ravages. Le malade adressait des discours aux mouches, les menaçait, les suppliait de l'épargner, leur faisait des déclarations d'amour, ou, deux genoux à terre, entonnait en leur honneur des hymnes d'adoration. Il fallut centupler le nombre des asiles. Que non seulement les mouches fussent devenues intelligentes, mais qu'elles aient encore réussi à priver quantité d'hommes de leur propre raison, n'était pas un des aspects les moins stupéfiants de cette lutte extraordinaire.

Dans toute la France, il n'était de famille qui ne fût frappée. Et la gloire ne venait plus même, comme jadis, adoucir la peine des survivants. Il était impossible de faire un mort au champ d'honneur d'un mort dans son lit piqué par une sale mouche. Point de blessés, point de glorieux mutilés. On ne savait à qui distribuer les croix de guerre. Le commerce des croix en fonte et celui du deuil en vingt-quatre heures étaient seuls florissants. Pour le reste, l'activité du pays déclinait rapidement avec le nombre de ses habitants. Si la production industrielle pouvait se poursuivre à l'abri des grillages protégeant les usines, le travail dans les champs devenait impossible. Le laboureur tombait raide avant le soir. Le geste auguste du semeur n'était plus qu'un antique souvenir. Les deux mamelles de la France, labourage et pâturage, pendaient flétries sous les piqûres. Le lait manquait, on ne se nourrissait que de conserves. Sur les routes, de lamentables cortèges de réfugiés, profitant des périodes de pluies pendant lesquelles cessait un peu l'activité des insectes, refluaient vers le nord. L'avenir était plus sombre qu'un nuage de mouches.

Déjà les insectes atteignaient la Loire et le ciel de la Touraine. De nouveaux lance-flammes projetant en éventail un jet enflammé à plus de soixante mètres permettaient cependant de griller des étendues considérables de diptères. La plus récente tactique consistait à combiner une attaque d'incendiaires avec un groupe d'avions gobe-mouches volant en rase-mottes et absorbant les essaims qui s'envolaient devant les flammes. Mais quelles que fussent les tonnes de mouches qu'on détruisait ainsi, les centres d'élevage de l'arrière venaient rapidement combler les vides dans les rangs des assaillantes. Vraiment elles étaient trop. Quand des mouches s'abattaient par surprise sur des kilomètres carrés, la troupe, équipée de scaphandres, essayait de tenir dans la purée noire. Mais on ne pouvait rester éternellement sous le masque, et les mouches se collaient aux lunettes, aux grillages, rendant l'homme aveugle et impropre au combat. Il fallait donner l'ordre de repli.

— Si vraiment les mouches sont intelligentes, n'y aurait-il pas

moyen de s’entendre ? en venaient à dire certains.

Un bataillon d’incendiaires, à court de pétrole, s’avisa d’agiter un drapeau blanc sur le mamelon où il était cerné. En moins de rien, le drapeau couvert de chiures de mouches fut transformé en pavillon noir, éloquente et cruelle réplique, sans doute involontaire, mais qui n’en symbolisait pas moins le caractère implacable de la lutte.

9

La bataille de Paris

La situation mondiale devenait dramatique. Le péril couru par l'espèce humaine n'était plus contesté par personne. L'heure était passée des vaines discussions. Si l'espèce humaine voulait vivre, elle devait faire preuve d'une cohésion, d'une résolution aussi grandes que celles témoignées par les mouches. Ce n'était pas un des côtés les moins curieux de la situation que de voir l'homme, habitué à se prendre pour mesure de l'univers, en venir à chercher sa règle de conduite dans l'exemple que lui donnait une autre espèce animale.

Le Japon avait succombé. Le fatalisme oriental, attribuant à une volonté supérieure l'accession des mouches à l'intelligence, s'était abandonné à l'invasion sans presque lutter : l'empereur et tous les dignitaires avaient fait *hara-kiri* devant le portrait de leurs ancêtres, offrant leurs intestins aux trompes de l'envahisseur. Tout le Nord du Canada était conquis par les insectes. En Europe, repoussant la résistance italienne, les mouches atteignaient avec allégresse la vallée du Pô, et le pape avait dû chercher refuge en Corse. La France, pourtant, se défendait encore pied à pied.

Magne, après s'être dépensé sans compter pendant les derniers mois, revint se fixer à Paris avec l'état-major de l'armée. Il fut décidé que les plus grands efforts seraient faits pour défendre et protéger la capitale. On devait remporter une victoire sous les murs de Paris, dans une ville moderne où tous les moyens de lutte pouvaient être immédiatement utilisés.

Non seulement chaque maison avait reçu ses grillages protecteurs, mais des quartiers entiers avaient été recouverts de toile métallique, tendue haut dans les airs, pour permettre à l'activité de la ville de se poursuivre en cas d'invasion. C'est ainsi que, sur les Champs-Élysées, un grillage était déployé d'un côté de l'avenue à l'autre, transformant la grande artère en une vaste cage. Du haut du Sacré-Cœur de Montmartre descendaient, en forme de parasol, des bandes de treillis dont la gigantesque cloche protégeait toute la Butte. De même, le Panthéon servait de hampe pour mettre à l'abri le Quartier Latin, et la tour Eiffel étendait un immense parapluie de protection sur le Trocadéro, l'École militaire et jusqu'au métro de Grenelle. Du haut des tours de Notre-Dame, les bandes de toile métallique, descendant jusque

dans la Seine, protégeaient à la manière des voiles d'un berceau le cœur de la vieille cité. Vue d'avion, la capitale ressemblait à un immense garde-manger.

Sur tous les édifices, en plus des sirènes de la défense passive chargées d'avertir lors de l'arrivée des essaims, on avait placé des pulvérisateurs rotatifs de pétrole à haute pression, capables de projeter des flammes dans un rayon de deux cents mètres. Trois mille avions gobe-mouches avaient été répartis entre les aérodromes de grande banlieue et se tenaient parés à prendre l'air au premier signal. Des patrouilles de spécialistes circulaient constamment dans les rues, inspectant avec soin l'intérieur des cages et prêts à intervenir à la moindre mouche signalée. La nuit, les faisceaux des projecteurs interrogeaient sans arrêt les nuées. Dans le cas improbable où une mouche eût révélé sa présence fortuite dans un appartement, il eût suffi de composer au téléphone le numéro 21, dit Police-Mouche, pour qu'en moins de trois minutes arrivât une nuée d'inspecteurs pourvus des moyens de destruction les plus perfectionnés. Enfin, était prévu un système de désinfection, dit de grand secours, au moyen de gaz cyanogène distribué par les canalisations de gaz d'éclairage, et qui permettait de rendre irrespirable, même pour les mouches munies de masques, l'atmosphère des immeubles qu'elles auraient réussi à envahir. Il suffirait, avant de s'enfuir, d'ouvrir le compteur.

Si grande était la confiance inspirée par ces mesures que la capitale arrivait à poursuivre tant bien que mal son activité passée. « Elles ne passeront pas », disait-on, et, dans les grandes maisons de couture des Champs-Élysées, on pouvait voir, à l'abri du triple rideau métallique, défiler les dernières collections des plus élégants modèles de scaphandres antimouches.

Cependant, Orléans, Chartres, Fontainebleau, étaient tombées l'une après l'autre. Le château présidentiel de Rambouillet hébergeait déjà des myriades d'hôtes indésirables. Les lignes de défense refluaient vers la banlieue sud. On s'attendait d'un instant à l'autre à l'attaque de la capitale.

Elle se produisit à l'aube d'un merveilleux matin d'été. Paris s'éveillait dans les vapeurs légères qui montaient de la Seine. Les platanes verdissaient aux rives du canal de Charenton, les marronniers du Cours-la-Reine poussaient leurs fleurs innocentes, et, dans l'île de la Grande-Jatte, pervenches et primevères s'inclinaient côte à côte. Bien assise sur les boucles du fleuve, multipliant à l'infini ses niches humaines, la ville, orgueil de tant de siècles, perle offerte au cœur de l'Île-de-France, semblait se mirer dans la limpidité d'un ciel harmonieux et paisible. C'était un de ces matins d'été, un de ces premiers jours de soleil radieux, où le dormeur, soulevant sa paupière,

sourit à la blanche clarté de la lumière et au bonheur de vivre, tandis que le travailleur de l'aube fait sonner son pas sur le pavé désert et siffle entre les façades la chanson de l'éveil.

Le poste de guetteurs installé au carrefour de la Vache-Noire, à Montrouge, signala le premier l'apparition du nuage suspect. Dix secondes plus tard, la défense passive abaissait à la préfecture la manette commandant les avertisseurs, et le long beuglement des sirènes s'étendit sur Paris comme une lave sonore. Le hurlement descendait de Montmartre et de Ménilmontant, passait sur l'Opéra, sous l'Arc de Triomphe, et, emporté par un léger vent d'est, allait se perdre, là-bas, sur Levallois. D'Aubervilliers, du Raincy, comme de Sèvres et de Villejuif, les sirènes reprenaient en écho la lugubre plainte qui, brassant et rebrassant les airs, allait chercher jusqu'au fond des alcôves les tympans des dormeurs. Il n'y eut qu'un cri : « Les voilà ! » Fébrilement, chacun revêtit son scaphandre et son masque antimouches.

Déjà, dans les airs, les escadrilles de la Défense prenaient leur formation de combat. Au troisième étage de la tour Eiffel, l'état-major de l'armée était à son poste. L'alerte sonnait dans les casernes. Chaque secteur de la ville fermait en hâte ses chicanes grillagées. Du sud, montait un gros nuage noir, à bords nets et bien découpés, tranchant sur l'azur. C'étaient elles ! Elles avançaient rapidement, sur un front de cinq kilomètres, survolant déjà les anciennes fortifications.

« Altitude, trois cents mètres », prévinrent les télémétreurs des postes d'observation.

Alors, prenant la bonne hauteur, les escadrilles d'avions, volant aile contre aile, se formèrent en lignes de cent appareils et chargèrent vers le sud.

À trois cents kilomètres à l'heure, la première ligne pénétra dans la purée noire. Une centaine de raies blanches, bien parallèles, apparurent dans le nuage, comme un gigantesque coup de peigne donné dans une chevelure sombre. Chaque avion, dévorant les mouches sur son passage, faisait le vide derrière lui, mais bientôt le nuage se reformait, les mouches serrant les rangs. La deuxième ligne d'avions entra à son tour dans l'adversaire, puis la troisième, la quatrième, et jusqu'à la dixième qui toutes formaient la première vague d'assaut. Ces coups de herse fantastiques semblèrent n'avoir d'autre effet que de faire s'abaisser jusqu'à cent mètres le nuage qui maintenant projetait son ombre sur toute la rive gauche.

« Nouveaux cumulus à cinq cents mètres d'altitude », signalèrent les avions de guet qui planaient à quatre mille mètres au-dessus de la mêlée.

De nouvelles escadrilles partirent alors d'Argenteuil et se mirent à balayer le ciel de la capitale d'ouest en est. L'air était maintenant empli du bourdonnement ininterrompu des moteurs. Tout le ciel se trouvait envahi, et une poudre noire, impalpable, faite de la cendre des milliards de mouches incinérées par les avions, commençait à descendre lentement sur les toits. Du sol, le spectacle était dramatique de cet océan de mouches déferlant par vagues successives, obscurcissant la lumière, et contre lequel les charges d'avions semblaient aussi inutiles que les coups donnés jadis par le roi des Perses à la mer.

Il s'agissait d'une attaque massive, les postes des banlieues signalaient tous les quarts d'heure l'arrivée de nouveaux essaims. Ils passaient et repassaient dans le ciel de Paris, faisant l'ombre ou la nuit, comme si un photographe géant eût joué avec les rideaux de sa verrière pour trouver le meilleur éclairage du visage à tirer en portrait. Paris restait calme sous la menace.

— La défense terrestre ne doit entrer en action que lorsque les essaims seront descendus à vingt mètres, rappela du haut de la tour l'état-major de l'armée.

De ce poste élevé, tout Paris disparaissait maintenant sous la mer des mouches. La direction des opérations passait aux chefs de secteurs. Du sol, on voyait s'abaisser de plus en plus la menace ailée. Il faisait sombre, comme par un jour de gros orage. Dans la masse noire, le fourmillement des ailes devenait presque visible à l'œil nu. Les mouches s'abaissaient lentement. « Ouvrez le feu ! » Alors, de toutes parts, les lance-flammes entrèrent en action. Mille, dix mille aigrettes de feu s'allumèrent sur les toits de Paris. On eût dit mille éclairs jaillissant d'un seul coup de mille paratonnerres, ou quelque 14 Juillet gigantesque embrasant subitement le faîte de tous les édifices. Les longs jets de pétrole faisaient le vide autour d'eux. On entendait crépiter les corps des mouches qui éclataient dans les flammes, comme si, par toute la ville, on se fût mis à taper sur des millions de machines à écrire. Ailes et pattes calcinées tombaient en couches épaisses sur les tamis protecteurs. Le puissant jet de la basilique de Montmartre, dit « la grande lance », qui faisait la roue à la fois dans le sens horizontal et le sens vertical, dégageait autour de lui un dôme de trente mille mètres cubes qui réussit le premier à percer les masses nuageuses. Le ciel bleu apparut de nouveau dans la trouée, et un rayon de soleil tomba sur le Sacré-Cœur qui se mit à briller dans toute sa blancheur.

Était-ce l'arc-en-ciel après l'orage ? la colombe après le noir déluge ? Les mouches tourbillonnaient, surprises par la dureté de l'accueil. Partout, les parasols de feu semblaient se joindre, sans laisser de place pour l'atterrissage. La Ville lumière était devenue la ville de

feu, le four crématoire de l'espèce mouche. Les flammes qui jadis consumèrent Sodome et Gomorrhe protégeaient aujourd'hui la moderne Babylone. Et par milliards volaient à travers les airs les étincelles des corps de mouches en ignition, comme si toutes les fusées de tous les feux d'artifice du monde fussent retombées du ciel, comme si toutes les étoiles filantes de l'espace se fussent donné rendez-vous sur Paris.

Pourtant, un accident se produisit dans le 8e arrondissement, où le pétrole manqua brusquement aux pulvérisateurs. Un trou noir dut s'ouvrir dans le dôme de feu qui protégeait la ville. Aussitôt, les mouches s'y accumulèrent. Elles voulurent selon leur tactique favorite passer à l'atterrissage, mais rencontrèrent alors le grillage protecteur tendu sur les Champs-Élysées. De l'avenue, on les voyait grouiller sur le tamis, cherchant en vain un passage à travers les mailles. Ce spectacle était horrible. Bientôt, la quantité de mouches posées sur le grillage, seul point d'atterrissage possible sur Paris, augmentant sans cesse, l'obscurité fut complète dans le quartier, et il fallut allumer les grands lampadaires de l'avenue. La pensée que le voile noir qui faisait ainsi la nuit en plein jour était fait de milliards et de milliards de mouches, et qu'on se trouvait enseveli vivant sous l'épaisseur de ces répugnants insectes, cette pensée soulevait le cœur des spectateurs involontaires de la scène. Mais quand, sous le poids des mouches, le grillage protecteur céda entre les numéros 80 et 120 de l'avenue, et que des tonnes de mouches furent précipitées au sol, un cri d'horreur sortit de toutes les poitrines : les mouches avaient forcé les barrages, elles allaient prendre pied au cœur de Paris, rien ne pourrait les empêcher de remonter l'avenue, de passer sous l'Arc de Triomphe !

La préfecture de police avait cependant prévu le cas. En réserve dans l'avenue de Wagram, se tenaient deux douzaines de puissants chasse-neige, du type *super-mountain,* spécialement importés d'Amérique. Les chasse-neige s'ébranlèrent et descendirent à toute vitesse dans la purée noire encore tout étourdie par la chute. Ah ! ce fut un beau spectacle ! Aspirées comme de vulgaires flocons de neige par les puissants ventilateurs, les mouches étaient rejetées contre les façades des Champs-Élysées où elles se fracassaient. Chaque chasse-neige s'avançait, précédé d'une vaste auréole noire d'insectes qui, cul par-dessus tête, allaient donner contre la pierre des immeubles. En quelques minutes, la place fut nette. Seules les façades de l'élégante avenue, du Lido à l'hôtel Astoria, restèrent dégoûtantes de sanie, constellées de corps écrasés, de débris d'ailes et de pattes.

Cependant, le reste des essaims décimés reprenait de l'altitude. Peu à peu le ciel retrouvait sa couleur, et les nuages de mouches s'enfuyaient vers le sud, battant visiblement en retraite. À trois

reprises, les avions gobe-mouches donnèrent encore un coup de herse dans le ciel de la capitale. À midi, l'azur avait retrouvé sa netteté, l'attaque des mouches contre Paris avait manqué.

L'annonce du succès vola bientôt vers les capitales lointaines, réchauffant les ardeurs défaillantes. Le général commandant en chef publiait son ordre du jour :

La bataille de Paris s'achève par une incontestable victoire. L'ennemi bat en retraite sur Gif et Bourg-la-Reine. Notre aviation lui donne la chasse, sans perdre contact avec son arrière-garde. L'humanité peut être fière de ses armées. L'homme n'a point encore dit son dernier mot sur cette planète.

Ici se révéla une des grandes différences entre l'intelligence des mouches et celle des hommes. Après avoir perdu une bataille pareille, il n'est pas un général humain qui n'eût battu en retraite. Le général des mouches, si toutefois il existait, se contenta de faire regagner à ses troupes leur ligne de départ, et ne manifesta aucune intention de s'en aller. Le moral, cette chose si importante chez les hommes, ne sembla nullement abattu chez les mouches, pour la bonne raison qu'elles n'avaient probablement aucun moral.

Leurs pertes avaient pourtant été considérables. À l'épaisseur de la couche de cendres que les balayeuses municipales eurent à évacuer dans les rues de Paris, on évalua ces pertes à plus d'un million de tonnes. Du côté des hommes, la victoire avait été assez chèrement acquise. En banlieue, on comptait bien des victimes. Mais dans l'ensemble la situation était satisfaisante, et c'est en partageant l'allégresse générale que Magne rentrait chez lui, au soir de ce grand jour.

Micheline l'attendait. Elle avait refusé d'être évacuée dans le Nord, ne voulant pas, après tant de mois de séparation, abandonner son mari quand les événements le ramenaient près d'elle. Magne n'avait pas été toutefois sans remarquer qu'un certain vague, une certaine tristesse voilait parfois le regard de ses yeux bleus. Elle, jadis si vive, si jaillissante de paroles, restait souvent silencieuse. Était-ce seulement l'inquiétude de l'avenir ? En ce soir où Magne rentrait plein de confiance, elle l'accueillit sans joie.

— J'ai peur…, commença-t-elle. (Et comme Magne s'efforçait de la rassurer :) J'ai peur que tu ne m'aimes plus, précisa-t-elle.

Magne se récriait, elle reprit :

— Jamais nous n'avons pu être ensemble, longtemps, comme des gens qui s'aiment. Entre nous, il y a toujours eu ton travail, et tout ce grand cauchemar dans lequel nous vivons encore… Tu ne m'as jamais aimée que lorsque tu n'avais rien à faire. Je me demande quelquefois si tu as besoin de moi pour vivre ? Alors je ne sers à rien, je me sens

seule, si seule, c'est atroce…

Magne comprenait assez mal ces reproches. Il mettait la nervosité de Micheline sur le compte des événements de la journée.

Il lui parla doucement, longuement, comme on console un enfant malade. Il se montrait assez maladroit dans cette nouvelle tâche, sa science psychologique se bornant à celle qu'il avait acquise avec les mouches. Maintenant encore, Micheline ne lui faisait pas tant l'effet d'une femme un peu trop délaissée que d'un pauvre animal dont l'air languissant lui rappelait les insectes privés de liberté. Mais de quoi était-elle privée ? Il lui dit combien, dans sa pensée, elle était associée, avait toujours été associée à ses travaux, que c'était pour elle, pour la défendre, qu'il se dépensait. Elle secouait la tête, pleurant doucement, ne semblant pas l'entendre, l'esprit buté sur ces mots qu'elle répétait à voix basse : « Seule, toujours seule… »

Il l'allongea doucement sur son lit, borda la moustiquaire autour d'elle, et, comme elle paraissait plus calme, presque endormie, lui-même se coucha dans le lit jumeau, et éteignit la lumière.

Il réfléchissait dans l'ombre à la scène qu'ils venaient d'avoir ensemble, vaguement inquiet, quand il lui sembla entendre un bourdonnement. Il prêta l'oreille. Une mouche dans la chambre, c'était impossible. Tout était grillagé, calfeutré. Le bourdonnement reprit. Il alluma.

À travers le tulle, il voyait mal, il écarta l'étoffe. Instantanément, du cadran de la pendule où elle s'était posée, une mouche vola vers lui. Il n'eut que le temps de se rejeter à l'abri de la moustiquaire.

— Qu'y a-t-il ? demanda Micheline éveillée par la lumière.

— Rien, ne t'inquiète pas, répondit Magne.

À tâtons, il prenait sur la table de nuit son lance-flammes portatif, et, quand il vit la mouche marcher sur la moustiquaire en cherchant une ouverture, il fit feu de l'intérieur, comme un gangster à travers la poche de son veston. Le tulle s'enflamma d'un seul coup, la mouche manquée s'envola au plafond. Micheline poussa un cri de frayeur.

— Du calme, fit Magne. Ne bouge pas, ma chérie. Je crois qu'une mouche est entrée dans la chambre.

Il était maintenant à découvert pour lutter. La mouche l'observait du plafond, guettant le moment favorable. Magne, qui ne la quittait pas des yeux, la vit enlever fort posément son petit tricot de laine qui tomba sur le plancher.

— Ah ! ah ! voici l'heure du combat singulier, marmotta-t-il entre ses dents.

Lui, n’avait pas besoin de tomber la veste, il était en pyjama. Que c’était à lui-même que la mouche en avait, il n’en pouvait douter. Son odorat l’avait probablement conduite vers les autres mouches prisonnières dans les bocaux du laboratoire, et elle s’en prenait au geôlier en chef de la captivité de ses compagnes. Appeler la police, Magne n’y songeait pas. Lui aussi tenait à un règlement de comptes avec l’adversaire. Il lui semblait qu’il allait se venger sur la mouche des tourments que ses compagnes avaient infligés à Micheline.

Trois fois la mouche s’élança, trois fois il la manqua. Au quatrième assaut, le coup de lance-flammes mal dirigé vint brûler le fil électrique, les plombs sautèrent, et la lumière s’éteignit.

Micheline hurla de frayeur. La situation devenait grave.

— Surtout, ne bouge pas, ne quitte pas la moustiquaire, recommanda Magne.

Il alluma son briquet, le posa sur la cheminée. Cette maigre lumière lui permettait de voir un peu autour de lui, mais ne perçait pas les ombres de la pièce où s’était réfugié l’insecte.

— Je l’entends, je l’entends ! cria soudain Micheline. (Et reprenant sa plainte :) Tu vois, nous ne sommes même plus ensemble, ici, chez nous… Il faut toujours qu’elles nous séparent… Ah ! j’en ai assez ! Qu’elles me tuent, qu’elles me tuent, et que ce soit fini. Moi, moi, mais pas toi…

Perdant la tête, elle bondit hors de son lit, et vint en robe de nuit se blottir contre Magne. D’une main, il lui entoura les épaules, pour l’entraîner dans un coin de la chambre et n’être pas pris à revers, de l’autre main, il tenait le lance-flammes braqué vers les ombres.

La mouche apparut brusquement à sa gauche. Gêné par Micheline, et rendu nerveux par l’émotion, il la manqua encore et mit le feu aux rideaux qui commencèrent à flamber en dégageant une épaisse fumée. Les hurlements de Micheline n’avaient plus rien d’humain.

— Vous me l’aviez déjà pris, criait-elle, mais vous ne l’aurez pas cette fois-ci, chez moi, je le garde, je le garde !

Elle s’agrippait au pyjama de Magne, et ses mains lui entraient dans la chair. La fumée s’épaississait dans le maigre halo de la lumière du briquet. La position allait rapidement devenir intenable. Magne prit l’offensive, et, faisant fonctionner sans arrêt la flamme de son arme, il marcha vers la mouche. Repoussant brusquement Micheline dont l’étreinte le paralysait, et qui tomba sur le tapis, il fit un bond en avant, accompagné d’un brusque moulinet du poignet : un point brillant dans la flamme lui montra que, cette fois, il avait réussi à griller l’adversaire.

Micheline se roulait à terre.

— Il m'a jetée, jetée…, hurlait-elle.

La crise nerveuse ne faisait plus de doute, exaspérée encore par la scène dramatique. En vain Magne essaya-t-il de saisir la désespérée, elle le repoussait sauvagement, ne le reconnaissant plus. Il dut appeler un médecin. Les deux hommes se regardèrent.

— Peut-être un très long repos, murmura le docteur. Il n'avait pas à apprendre à Magne que les mouches exerçaient aussi leurs ravages sans piquer. Que l'esprit de la pauvre Micheline n'ait pas résisté à la tension de ces derniers jours, Magne se refusait cependant à le croire. Toute la nuit, il tenta en vain d'apaiser la malade.

À l'aube, il résolut de l'emmener lui-même loin dans le Nord, plus loin peut-être. L'immensité du chagrin brisait en lui tout ressort. Les mouches l'avaient vaincu. Il ne souhaitait plus que se consacrer à l'infortunée victime, du sort tragique de laquelle il s'estimait en partie responsable. Aussi bien lui assura-t-on que sa présence n'était pas pour l'instant nécessaire au quartier général où l'on pensait dominer la situation. Il partit.

L'optimisme des états-majors semblait, en effet, être justifié par l'absence de retour offensif de l'ennemi. La vie de la capitale se poursuivait. Le ravitaillement s'opérait librement par les routes du nord. Postes, transports en commun fonctionnaient comme par le passé. Le Parlement siégeait. L'Académie française continuait à consacrer ses séances aux travaux du dictionnaire. Tous les grands services étaient de la sorte assurés.

C'est ainsi que, quelques jours après la grande bataille, une équipe de la CPDE, pour procéder à la réparation d'un câble souterrain, installait comme en temps de paix sa petite voiture le long du trottoir de l'avenue Victor-Hugo. Les hommes enfilèrent leurs bottes de caoutchouc et dressèrent la légère barrière métallique qui empêche le passant distrait de piquer une tête dans le trou ouvert sur le trottoir. Puis un des équipiers saisit un pied-de-biche et se mit en devoir de soulever la plaque dégoût. Aussitôt, dense comme un jet de pompe à incendie, jaillit des entrailles du sol un flot ininterrompu de mouches. Aveuglés, épouvantés, les électriciens s'enfuirent. Les passants affolés se précipitèrent dans les rues latérales. Police-Mouche fut alertée, puis la défense mobile, mais déjà tout le quartier de l'Étoile, pris à revers sous le tamis protecteur, n'était plus qu'une immense cage à mouches. La panique régnait dans les rues. L'alerte générale fut donnée. Mais la même manœuvre des insectes était en train de réussir au Champ-de-Mars et au parc Monceau.

Impuissantes à remporter la victoire dans les airs, les mouches

avaient eu recours à la ruse. Renouvelant l'exploit des guerres antiques, elles s'étaient glissées de nuit, par petits paquets, dans les égouts collecteurs, dont les orifices sur les berges de la Seine se trouvaient malheureusement découverts par suite de la sécheresse de la saison. De là, cheminant sous terre, où nul ne les guettait, et dans une atmosphère qui, certes, ne pouvait leur déplaire, elles s'étaient silencieusement massées dans les boyaux, prêtes à jaillir à la première occasion. Maintenant, c'était en dix, vingt endroits qu'elles sortaient du sous-sol de la capitale. En vain les sirènes faisaient-elles retentir le hurlement d'alarme, en vain les pompiers masqués s'efforçaient-ils de parvenir aux points d'invasion, les essaims vainqueurs, s'emparant des rues, faisaient le vide devant eux. Les mouches descendaient les avenues, bourdonnant au-devant des fenêtres grillagées derrière lesquelles les hommes terrorisés les regardaient passer sans plus oser sortir.

L'apparition de la première mouche, d'une seule mouche, à la station de métro République, provoqua une panique où six cents personnes furent étouffées, et plus de mille électrocutées. Bientôt, toutes les lignes souterraines furent envahies et permirent malheureusement la diffusion des insectes dans tous les quartiers. Toute circulation sur terre ou sous terre devint impossible. Des cadavres jonchaient déjà les pentes de Montparnasse. De courageux citoyens, la lampe à souder au poing, essayèrent de tenir tête aux assaillantes. Des corps à corps tragiques s'engageaient dans le crépuscule. Certains, atteints de folie, comme des taureaux piqués sous la queue par un taon, se ruaient droit devant eux, la torche à la main, brûlant indifféremment hommes et mouches. Il fallut les abattre à coups de revolver. Entre-temps, débouchant du gros égout collecteur qui courait sous le Châtelet, les mouches envahissaient les sous-sols des Halles, et se jouant parmi le bétail égorgé et les piles de choux-fleurs, elles rejoignaient, à travers le quartier du Marais, le gros des bataillons ennemis qui arrivait par la Bièvre souterraine. L'immense vaisseau de l'Opéra, attaqué par le flot d'insectes montant de ses caves, retentissait des hurlements poussés par les chœurs de *Faust* qu'on répétait ce soir-là, et les mouches, poursuivant d'étage en étage clarinettistes, ténors et petits rats, parvenaient jusqu'à la lyre d'Apollon dont le bronze enfin résistait à leurs dards. Partout, la surprise était complète. Les catacombes dégorgeaient des essaims qui, mis en joie par les collections de tibias, faisaient la chasse aux hommes autour du lion de Belfort. Tout le Paris souterrain suait de partout les mouches. Pas une grille d'aération, pas un soupirail, pas une entrée d'égout qui ne suintât d'insectes. Il en semblait sortir des grilles mêmes des marronniers !

Remontant le long des canalisations particulières, les mouches ne tardèrent pas à émerger dans les appartements mêmes, qui dans la

salle de bains, qui dans les W.-C., qui sur l'évier de la cuisine. Les ménagères affolées virent soudain une nuée de mouches tournoyer autour du gigot familial. La dame à sa toilette, le vieillard dans le *buen-retire,* nul, derrière les plus épais grillages, qui ne fût à l'abri. L'attaque à revers avait réussi, et les mouches s'acharnaient sur la capitale comme si elles avaient vu dans cette grosse tache veinée de lignes de métropolitain l'œil sensible ouvert au milieu du visage de la France.

Le vent de la défaite se leva sur les rives de la Seine. En une seule soirée, plus de cent mille personnes furent atteintes par les piqûres empoisonnées. Aucun service ne pouvait plus fonctionner, l'exode commença dans le plus grand désordre. Les ambulances ne suffisaient plus à la tâche. Les malades agonisaient à l'endroit où les avait saisis le mal. Vu leur nombre, on ne parvenait pas même à faire enlever les cadavres qui restaient en travers des chaussées. Pour fuir plus vite, les camions, emmenant leur chargement de survivants horrifiés, passaient sans se détourner par-dessus ces funèbres obstacles. C'était l'adieu des morts que ces secousses brutales qui renversaient pêle-mêle les vivants en fuite. Des bandes de pilleurs d'immeubles opéraient sans contrainte, rançonnaient les fugitifs. Des bagarres éclataient pour la possession des scaphandres intacts. La vie humaine devenait l'objet le moins précieux de la planète.

Sur la Seine, les cadavres descendaient sans arrêt, au fil de l'eau, chargés, comme autant de radeaux, de mouches avides qui suçaient jusqu'au bout le sang de leurs victimes. À hauteur des barrages d'aval, il se forma sur le fleuve une couche si épaisse de noyés que les poissons eux-mêmes en crevèrent, et vinrent offrir à leur tour leurs flancs argentés aux dards des envahisseurs. Les mouches accouraient maintenant par la voie des airs, plus nombreuses que jamais, se ruant sur la capitale encore chaude, éventrée comme une biche, pour avoir leur part de festin.

Avant l'évacuation finale, le gouverneur militaire, Michel-Péquin, avait ordonné, tel Rostopchine, de mettre le feu à la ville. Déjà l'incendie tordait en vingt endroits ses colonnes noires dans le ciel de la capitale abandonnée, quand éclata un orage d'été, suivi d'une pluie diluvienne qui éteignit les foyers. Tout naturellement, les mouches se mirent à l'abri aux places laissées vides par les hommes. Elles s'entassèrent dans la nef de Notre-Dame, dans le palais de l'Élysée, dans les vespasiennes, dans le musée du Louvre, laissant tomber la pluie sur les toits silencieux et déserts. Assurées de la victoire, elles avaient jusqu'à cet air morne des vainqueurs.

10

La fin de l’espèce

Le drame de la vie intime de Magne se fondit dans le grand drame où sombrait lentement l’humanité. Tandis que fuyaient sur les routes de Flandre les débris de la nation française, il s’efforçait, dans une clinique d’Aix-la-Chapelle, de ramener quelque lucidité dans l’esprit de la pauvre Micheline. Mais elle ne se plaisait plus que dans la compagnie des mouches. Pour la calmer, on laissait quelques inoffensives mouches domestiques bourdonner dans sa cellule de malade. Elle les regardait voler, des heures durant, et croyant peut-être qu’à devenir l’une d’entre elles elle regagnerait l’affection de celui qu’elle avait aimé, le délire la prenait :

— Je serai toute petite, je volerai partout dans les airs… La terre, on ne pouvait pas l’habiter, elle était trop dure… J’étais faible, avant, j’aimais qu’on me caresse, comme une chose rampante. Mais quand j’aurai des ailes, je saurai poser ma tête au creux des tempêtes… Je rirai quand éclatera le tonnerre. J’irai me cacher dans les nuages, je jouerai avec les gouttes de pluie… Être petite, si petite que nul ne vous voit, et que l’on suit le vent qui passe… Quand il sera midi, je monterai très haut, plus près du soleil… Ils ne me prendront pas dans leurs cages, et je les tuerai tous, oui tous, pour rien, pour rire, pour ne plus les voir… Le monde sera très grand quand il n’y aura plus personne et que je pourrai monter aussi haut que je veux…

Quand, pour fuir devant l’invasion, Magne l’emmena en avion au Danemark, elle crut un instant son rêve réalisé.

— Mais ils m’ont mis en cage, s’écria-t-elle soudain en frappant les glaces de la carlingue. Qu’on me laisse voler seule, retourner avec elles, celles qui sont libres…

Magne l’écoutait, évitait de la contredire.

— Elles vont venir, disait-il, rassure-toi, elles nous retrouveront bien vite.

Il n’avait pas à mentir pour parler ainsi. La situation de l’humanité devenait désespérée. Le monde slave n’était plus qu’une ruine. L’URSS avait bien tenté de mobiliser les énergies révolutionnaires contre les mouches fascistes, mais la discipline des insectes s’était montrée supérieure à celle des Soviets, et la lutte des espèces l’avait emporté

sur la lutte des classes. C'est en vain que l'Association des *artistes révolutionnaires* avait proposé d'adjoindre le chasse-mouches à la faucille et au marteau, en vain que les troupes rouges étaient descendues en parachute à travers les essaims, la Russie blanche n'avait pas tardé à devenir la Russie noire de mouches.

Sommé de s'expliquer devant les commissaires du peuple sur les conditions dans lesquelles il avait remporté une défaite éclatante sur la Volga, le camarade général Malrozof avait répondu : « Les mouches sont les alliées du trotskisme ! » Condamné néanmoins à mort, il s'était écrié sous les balles de revolver : « Vive la Cinquième Internationale ! » Des exégètes ont supposé qu'il s'agissait de l'Internationale des mouches, et que le général était bien un traître ; mais ces mesures brutales n'empêchèrent pas l'inéluctable de se produire. Par tout le vaste pays des fourrures et des cités à dôme d'étain, les essaims tournoyèrent bientôt en vainqueurs, la momie de Lénine grouilla de larves et le cercle se resserra autour de l'Europe capitaliste.

Durant longtemps, l'Angleterre espéra que son caractère insulaire lui permettait d'échapper au désastre. Toute communication avait été rompue avec le continent. Les navires britanniques fuyaient comme la peste les côtes européennes. Les câbles télégraphiques eux-mêmes avaient été coupés. « Si intelligentes que soient les mouches, bien du temps s'écoulera encore avant qu'elles soient de taille à construire un *Queen Mary* », disait-on au palais Saint-James. La stupéfaction, puis la terreur, n'en furent que plus grandes quand les premiers cas d'épidémie et la présence des mouches furent signalés dans le pays de Galles.

Sans doute les insectes n'étaient-ils pas en état de construire des navires, mais la petitesse de leur taille leur offrait d'autres ressources. Les ornithologues, dont l'Angleterre a toujours compté bon nombre, constatèrent que les mouches se glissaient sous l'aile des mouettes qui foisonnaient librement sur les côtes maintenant désertes de la France, et se faisaient transporter clandestinement au-dessus du Channel. On refusa d'y croire, « mais, observa sir Lucky Strike, le savant directeur du musée d'Histoire naturelle à Londres, si l'homme monte à cheval, pourquoi la mouche ne monterait-elle pas à mouette ? » Ce fut le dernier trait de la science britannique. L'épidémie s'étendit sur la Grande-Bretagne avec une rapidité que l'on ne peut expliquer que par la répugnance des sujets britanniques à se laisser vacciner autant qu'à se laisser incorporer. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le lion britannique, après tant de siècles de suprématie sur son île défiant l'invasion, fut abattu comme un vulgaire puma. Là où les raids de zeppelin s'étaient montrés impuissants, là où le génie d'un Napoléon avait échoué, les mouches réussirent d'emblée : la Tour de Londres et

l'abbaye de Westminster retentirent bientôt de leur bourdonnement léger. Londres, cœur de l'empire, cessa de battre. Ainsi, le pistolet qui depuis si longtemps visait ce cœur du port d'Anvers était finalement sorti du Cotentin et se trouvait chargé à mouches, ce que nul n'aurait pu prévoir. Cependant, réfugiés dans quelque montagne d'Écosse, le roi George, sa Cour et quelques défenseurs, erraient encore, sombres comme dans une tragédie de Shakespeare.

Un à un disparaissaient ainsi les bastions de la civilisation humaine. Chaque jour l'avenir se faisait plus noir, et pour trouver une lueur d'espérance sur la terre, peut-être eût-il fallu l'aller chercher dans le cœur de quelque obscur pêcheur Scandinave du côté du cap Nord. Encore cette espérance ne reposait-elle que sur l'ignorance. Pourtant, l'Europe centrale n'avait pas encore abdiqué.

La vieille Allemagne rugissait, brandissait l'épée de Siegfried et la lance de Wotan.

— Cent millions de Germains sont de taille à défier tout adversaire ! s'écriait le chef de l'Empire allemand. Les insectes ont pu ronger l'écorce et l'aubier du vieux tronc humain, mais le cœur de l'arbre tiendra bon, blanc et dur, et de pure race. L'Allemagne au-dessus de tout ! et, pour commencer, au-dessus des mouches !

Toutefois, pour commencer, le gouvernement hitlérien, prétendant à tort ou à raison que les Juifs, par leur odeur, attiraient les mouches, déclencha un vaste pogrom qui purgea définitivement la terre des enfants d'Israël. Et ce n'est que lorsqu'ils furent assurés qu'ils ne défendaient plus que la race aryenne, que les bataillons de Chemises brunes partirent allègrement au pas de l'oie pour la croisade contre les mouches. Ils avaient l'habitude de défiler avec des torches, ils allaient savoir s'en servir comme armes.

Ils s'en servirent, et fort bien. À évoluer dans la purée de mouches, là où les autres n'avaient rencontré que le dégoût, le sombre génie germanique éprouva une trouble ivresse. La mouche, au reste, n'était-elle pas comme l'emblème de la latinité détestée ? Son corps noir rappelait l'Africain. Ses mouvements de pattes singeaient la mimique méditerranéenne. La mystique raciale venait ainsi opportunément renforcer le courage germanique dans la lutte des espèces, mais d'autres raisons plus pratiques excitaient encore les Allemands au combat.

L'Europe, aux trois quarts envahie, souffrait d'une effroyable disette, et l'appétit germanique ne savait comment s'assouvir. Le génie inventif d'un moderne Liebig imagina de hacher menu les tonnes de mouches abattues pour en faire des *ersatz* de saucisses. La purée noire fut comprimée, stérilisée, assaisonnée, débitée à la presse hydraulique

en jets mous aussitôt emmagasinés dans des tuyaux de papier comestible. Et, de même que jadis l'Arabie fataliste faisait frire les sauterelles qui venaient de dévorer son blé, maintenant toute l'Allemagne se ruait sur ces saucisses de guerre, ces *Kriegswürste,* où çà et là l'aile brillante d'une mouche venait remplacer les petits carrés de lard du boudin d'autrefois. Comme à l'époque du cannibalisme, la guerre, cette fois, se trouvait payer, et son caractère utilitaire venait puissamment renforcer le caractère idéologique du *Menschkampf* que s'efforçaient de chanter les modernes Klopstock.

Entre-temps, ne reculant devant rien, la science allemande faisait flèche de toutes ses branches, feu de toutes ses éprouvettes. Déjà, multipliant vaccins et contrepoisons, elle avait proposé de transformer le sang des militaires en un vaste bouillon de culture où les antitoxines devenaient aussi dangereuses que les toxines. Mais quand elle s'aperçut que si l'on échappait aux mouches, on ne réchappait pas des vaccins, elle changea son fusil d'épaule. S'avisant que les mouches ne pouvaient vaincre que par piqûres, elle imagina de plonger ses guerriers dans un bain de composition nouvelle, à base de cellophane, recouvrant tout le corps d'une pellicule transparente résistant aux aiguillons. Une deuxième couche ignifugée remédiait à tout danger d'incendie. Cependant, sous ces deux couches, la chaleur était telle que tout habit devenait intolérable. Aussi, la flamme au poing, voyait-on les légions germaines bondir nues dans la plaine au-devant des épaisseurs de mouches. Comme jadis les barbares blonds, échappés des forêts poméraniennes, se ruaient contre l'envahisseur méditerranéen, de même – et bien que la situation fût renversée – les derniers soldats de l'humanité, équipés selon l'ultime technique, sortaient pareillement nus des mains de la chimie allemande pour aller mettre le feu aux ailes des mouches barbares !

L'infanterie prussienne s'avançait lourdement, l'outre à pétrole synthétique sur l'épaule, la lance d'incendie à la main, mais les sections d'assaut, bondissant à l'avant des lignes, lançaient la grenade incendiaire à soixante mètres, cependant que les voltigeurs bavarois, en tanks ultralégers, projetaient sur les essaims un feu grégeois nouveau qui transformait toute mouche en petite masse d'explosifs. Nudisme, carnage, incendie et orgie de saucisses, toutes les Allemagnes étaient à leur affaire !

La *Musca sapiens* semblait avoir trouvé cette fois un adversaire à sa taille. Si les mouches en étaient encore à l'âge de pierre, elles retrouvaient là des guerriers qui n'avaient point encore perdu l'atavisme de leurs lointains ancêtres. Parfois, on voyait les nuées de mouches s'immobiliser avec surprise, comme si elles hésitaient à reconnaître des humains dans ces colonnes par quatre de termites

blancs et géants qui s'avançaient à leur rencontre en poussant de formidables *« Heil ! »* Les aiguillons se brisaient sur les enveloppes de cellophane. Les mouches devaient alors se poser en foule sur le masque du combattant, le laisser s'épuiser en gestes d'aveugle, et attendre que la sueur toujours acide du fantassin allemand ait suffisamment dissous l'enduit de sa peau pour que le dard pût insérer le poison dans la chair.

De part et d'autre, on ne faisait pas de quartier. Tout cadavre humain devenait monceau de larves, tout essaim capturé nourriture de guerre. Sans doute, les pertes étaient-elles disproportionnées, et chaque homme tuait-il facilement plus de cent fois son poids de mouche, mais, hélas, il fallait vingt ans pour faire un homme quand huit jours suffisaient pour faire une mouche. Tandis que s'effritaient chaque jour les effectifs humains, toujours plus nombreuses accouraient de tous les points de l'Europe de nouvelles nuées de mouches fraîches et joyeuses.

À l'Ouest, le Rhin était franchi et la Westphalie entamée. À l'Est, on ne se maintenait qu'avec peine sur l'Oder, et par la trouée tchécoslovaque, l'envahisseur remontait dans les forêts de Bavière. Le flot s'avançait de partout, dense et sûr, comme l'océan autour d'un îlot.

L'espace qui restait aux hommes n'était plus qu'un immense camp sanitaire où les malades mouraient faute de soins. On ne pouvait plus s'approvisionner de teinture d'iode. Un urinal valait son poids d'or. Des feuilles séchées remplaçaient la charpie, des bouillons d'herbe les vaccins. Derrière les combattants qui luttaient encore, rien n'allait plus dans l'organisation humaine.

Tout commerce ayant cessé, il n'arrivait plus dans les ports de la Baltique que des bateaux chargés de réfugiés, dont certains venaient du Nouveau Monde, lui-même presque complètement envahi. Il fallait repousser au large ces navires apportant de nouvelles bouches à nourrir. Des bagarres éclataient sur les môles, dans les docks. La disette avait fait place à la famine. Après la carte de charbon, la carte de pain, la carte de légumes, tout étant mis en carte, on n'obtint plus des autorités que des menaces, et l'on resta le ventre creux devant son jeu de cartons. Des émeutes soulevaient les quartiers populaires. Il fallut ressortir des arsenaux les mitrailleuses impuissantes contre les mouches, mais toujours efficaces contre les humains. L'épidémie de suicides dépassa les proportions des épidémies de typhus. Le sexe féminin devint la proie de la folie. Les familles se dispersaient comme feuilles au vent de l'automne. Le vol et le brigandage furent la règle. Dans les faubourgs des grandes villes reparut l'anthropophagie.

L'énergie électrique n'étant plus dispensée qu'avec parcimonie, les matières premières manquant, les usines, même celles qui fabriquaient les armes nécessaires à la défense, durent cesser de tourner. Ainsi, les rouages délicats de la civilisation cédaient un à un, comme rongés par

la rouille. Peu à peu, la paralysie générale gagnait les services publics. Les vides creusés par les décès n'étant plus comblés dans les administrations, l'autorité cessait d'embrayer avec la machine sociale. Un jour, c'était le téléphone qui ne fonctionnait plus, puis la radio, le gaz, l'ascenseur. Le chauffage central était mort depuis longtemps. Du théâtre, du cinéma, de l'automobile, il n'était plus question. Durant quelque temps, on vit passer des bicyclettes qui disparurent peu à peu, faute de pièces de rechange. Les journaux avaient cessé de paraître, privés de lecteurs autant que de papier, la presse correspondant à un état de civilisation que la régression actuelle laissait loin derrière elle. C'était un effritement graduel. L'eau manquait. Les ordures s'entassaient. L'herbe poussait entre les pavés.

La voix des chefs n'avait plus les moyens matériels de se faire entendre aux peuples. L'habitude se perdit d'obéir, de se plier à la discipline sociale. Chacun se retranchait dans son égoïsme. La solidarité humaine cédant comme un arbre de couche, c'était la débâcle lente et tragique à bord du navire silencieux allant à la dérive. L'humanité s'abandonnait. Le caractère insinuant du péril, sa menace indistincte, exerçaient sur le moral une sourde pression, comme un plafond de cauchemar qui s'abaisse lentement, inexorablement, paralysant le rêveur, annihilant toute volonté, toute tentative pour s'insurger, se redresser, et ne laissant place qu'à l'oppression, l'angoisse, la folie.

Les villes prirent l'aspect sordide de grands marchés aux puces où se vendaient aux enchères les derniers objets précieux : un paquet de cigarettes, une bouteille d'alcool, un phonographe, restes des temps de splendeur. La nuit venue, les humains, pour avoir moins peur, s'entassaient en groupes, dans une pièce de quelque immeuble abandonné. Au milieu du tas hétéroclite des objets pillés, ils s'efforçaient de dormir en oubliant la faim. Un cri parfois s'élevait : « Une mouche ! » et des hurlements de terreur agitaient la grappe humaine blottie dans l'ombre. Une main tremblante allumait un maigre lumignon. Des yeux scrutaient les ombres jusqu'à ce qu'on se fût convaincu qu'il s'était agi d'une hallucination. Alors, on chassait le fou à coups de bottes et l'on tentait encore de se rendormir.

Puis les villes mêmes furent abandonnées par ces hordes primitives. Elles s'enfuirent à travers les campagnes, pillant les fermes abandonnées, abattant les derniers animaux domestiques. Elles traînaient leur butin sur quelque carriole à laquelle s'attelaient les plus valides. On campait dans les bois, les carrières, allumant quand on le pouvait un feu de bohémiens. On allait, sans savoir où, quelque part, ailleurs.

Les palais qui s'écroulent font lever un bruit de tonnerre, les

planètes qui se brisent allument au fond des cieux des éclairs qui durent des millénaires ; l'anéantissement de ces choses réelles ne va pas sans éclats de grandeur. Pour la civilisation humaine, il n'en fut point ainsi. Le décor factice que des siècles durant elle avait dressé sur le globe s'effondra muettement comme une robe de soie au fond d'un placard obscur. Il n'y eut rien pour finir, pas de grande bataille, pas de cri solennel, pas de mouvements d'ensemble, mais comme la forme d'un nuage se dissout dans le vent, comme le ciel du jour insensiblement devient ciel du soir, l'espèce humaine, peu à peu, se réduisit en une poussière de petits groupes, de couples, puis d'individus isolés qui périrent au hasard de leurs rencontres avec les insectes.

Ainsi, après avoir rempli l'air de ses cris, l'espace de ses inventions, les bibliothèques de ses spéculations et l'avenir de ses espoirs, l'humanité disparut sans laisser plus de traces qu'un oiseau dans le soir. Simplement, un jour, il n'y eut plus personne sur les routes du monde. Le sceptre de la connaissance était passé des mains de l'espèce humaine aux pattes de l'espèce mouche.

11

Les derniers hommes

À l'heure actuelle, nous sommes encore quatre hommes et trois femmes, dans un petit vallon, non loin de ce qui fut jadis Copenhague. Ce sont les mouches qui nous ont amenés là et nous ont épargnés sans que nous sachions clairement pourquoi.

Nous disposons d'environ trois hectares, entre deux coteaux, au milieu desquels se dressent les bâtiments d'une ancienne ferme où nous logeons. Un bouquet de bouleaux masque l'horizon vers le sud, une haie, ancienne clôture d'un pré, borde par ailleurs notre domaine. Si nous essayons de sortir de ces limites, les bataillons de mouches préposés à notre surveillance s'élèvent en bourdonnant et nous menacent de leurs dards. Depuis longtemps nous avons compris, et n'essayons plus de nous soustraire à cette réclusion. Nous cultivons la terre, nous prenons soin des quelques animaux domestiques que les mouches ont intentionnellement poussés vers nous, à la manière dont nous-mêmes avons été amenés, à coups de légères piqûres autour de nos visages comme jadis en usaient les cornacs avec leurs éléphants. Sous les cieux changeants qui passent sur nos têtes prisonnières, nous faisons de notre mieux pour achever de vivre.

Nous sommes trois Français : Magne, sa femme et moi-même, qui exerçais autrefois la profession de mécanicien-dentiste à Lille, tout en étant ami des lettres. Les deux autres hommes qui font partie de notre petite communauté sont étrangers et fous. Ils n'échangent avec nous que de rares paroles. Nous n'avons jamais pu exactement savoir, Magne et moi, qui ils étaient, d'où ils venaient.

Le plus vieux n'est pas sans ressembler à l'ancien chef de l'Empire allemand, mais ses traits sont tellement altérés qu'il est impossible d'en être sûr. Toutefois, entre nous, nous l'appelons le Chancelier. Ce qui confirmerait notre manière de voir est la remarque, faite par Magne, que les mouches, ayant tenu à conserver quelques spécimens de l'espèce humaine, ont dû choisir les hommes qui leur paraissaient exercer de hautes dignités. Le chancelier de l'Empire allemand qui lutta le dernier contre l'invasion, donnerait raison à cette hypothèse. Moi-même en serais l'exception, si Magne ne m'avait rappelé les conditions dans lesquelles j'avais été fait prisonnier. J'avais cherché refuge chez mon ami, le costumier du grand théâtre de Lille. Me

trouvant au milieu de tous les oripeaux de la figuration entreposés sur les rayons, les mouches ont pu en conclure que j'étais un puissant personnage. Nous surprenons chez elles bien des fautes de raisonnement du même genre. À celles-là je dois la vie, j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre.

Le Chancelier, pour en revenir à lui, ne témoigne que d'une folie assez douce. La plupart du temps, il reste sombre et silencieux, mais parfois il est saisi d'un accès, gagne les limites de notre territoire, et avec de grands gestes se met à haranguer les mouches pendant des heures et des heures, dans une langue rauque que nous n'entendons ni les uns, ni les autres. Nous le laissons faire, cela ne fait plus de mal à personne.

L'autre étranger, fou également, est certainement un ecclésiastique. Les lambeaux de vêtements dans lesquels il est parvenu jusqu'à nous, l'onction de ses gestes ne permettent pas de s'y tromper. Il déraisonne en latin. Magne m'assure qu'il répète souvent la phrase : « C'est la faute des péchés du monde. » J'avais pensé qu'il pouvait être le pape. Mais il est peu vraisemblable qu'un vieillard comme le pape ait pu faire à pied le long trajet qui l'eût amené ici. Nous pensons qu'il s'agit de quelque haut dignitaire ecclésiastique d'un pays d'Europe centrale, et nous ne l'appelons entre nous que le Cardinal. C'est lui qui a la tâche de garder nos brebis dans le pré pendant que nous travaillons la terre, il s'en acquitte fort bien, les bénissant peut-être un peu trop souvent, mais elles n'en broutent pas moins.

Que de toute l'humanité il ne subsiste que quatre hommes, et qu'en dépit de mois passés côte à côte, nous restions pourtant de tels mystères les uns pour les autres, souligne à quel point l'intelligence et la civilisation avaient pu dresser de barrières et nuancer de différences entre représentants d'une même espèce. Les mouches ne se doutent pas de ces différences. Elles ne distinguent point entre un homme fou et un homme raisonnable ; pour elles, un bipède en vaut un autre. Nous ne cherchons point à les détromper, et tâchons de vivre tous en bonne intelligence sous la conduite de Magne qui est le chef de notre petit clan.

Pour en terminer la revue, il suffira de dire un mot des deux vieilles femmes qui, avec Micheline Magne, représentent les ultimes descendantes du sexe faible. Ce sont deux paysannes danoises, les dernières arrivées parmi nous. Les mouches ont dû les déterrer dans quelque lointain village, longtemps après la disparition des derniers hommes. Magne suppose que les mouches les amenèrent pour nous servir de compagnes. Comme je lui objectais que les mouches auraient pu nous choisir des échantillons plus jeunes, il m'a fait remarquer que les insectes, ne vivant que quelques mois, ignorent la jeunesse et la

vieillesse et ne doivent pas encore avoir l'idée des différences que l'âge met entre les humains. Il fallait des femmes, les mouches ont pris les premières, ou plutôt les dernières venues. Celles des mouches qui seront anthropologistes en seront quittes pour conclure que les hommes ne se reproduisent pas en captivité. Aujourd'hui que nous sommes de l'autre côté des barrières des jardins zoologiques, nous pouvons voir quelles bévues commettent les observateurs. Toutes vieilles qu'elles soient, les deux femmes ne nous rendent pas moins service et se livrent à tous les travaux de ménage.

En temps ordinaire, les mouches, si nous ne cherchons pas à sortir des limites du camp, nous laissent parfaitement tranquilles. Nous labourons, arrosons les carrés de légumes, retournons la litière des bêtes. Mais parfois, des essaims viennent nous rendre visite. Les mouches se posent en face de nous, et durant longtemps nous observent. Magne leur rend la pareille, poursuivant jusqu'au bout ce qui fut l'objet des études de sa vie. Il prétend que l'intelligence progresse très vite chez les insectes.

Il m'a fait observer qu'en tête des essaims au repos, certaines mouches qui sont visiblement les chefs, ne se tiennent plus sur leurs six pattes, mais posent la pointe de leur abdomen sur le sol, comme si elles s'asseyaient, cependant qu'elles croisent les pattes antérieures comme nous croiserions les bras. Certaines sont vêtues d'un petit pagne, grossièrement taillé dans des pièces de crêpe de Chine, reliquat de quelque ville pillée.

— Peut-être parviendrons-nous à nous faire entendre d'elles, pour obtenir un sort plus digne de créatures raisonnables ? ai-je suggéré.

Magne a secoué la tête.

— Elles n'en sont point encore à l'époque du langage articulé, et quand elles y parviendront, nous serons tous morts depuis longtemps.

Magne pense précisément que les mouches ne nous gardent pas seulement à titre de curiosités, mais qu'elles portent surtout intérêt à notre longévité dont elles espèrent surprendre le secret en observant notre manière de vivre.

Si les mouches ne connaissent rien à la jeunesse et à la vieillesse, elles n'en sont pas moins sensibles à la beauté, et leur attitude à l'égard de Micheline Magne est très révélatrice. Notre pauvre amie, dont la raison est perdue sans espoir, reste de longues heures assise sur le banc de pierre devant la ferme. De ses grands yeux bleu pâle, qui sont de la couleur même des cieux du Nord au printemps, elle regarde droit devant elle le vide, immobile pendant des heures, ses longues mains croisées sur ses genoux. D'elle non plus, nous ne savons dans quelles lointaines régions vont se perdre ses pensées, et elle reste là, au milieu

de nous, comme un mystère qui ne nous a laissé que sa beauté. J'ai observé qu'une petite cour de mouches l'entoure à distance respectueuse. Parfois, les plus hardies vont même se poser sur ses belles mains, et de leur trompe – mais sans doute me laissé-je aller à exagérer – elles semblent y déposer un baiser.

Ainsi s'écoulent nos jours, dans une monotonie qui ne va pas sans tristesse. Nous sommes les derniers hommes, nous le savons, nous nous efforçons de supporter notre destin avec courage. Les soirées, surtout les longues soirées blanches de l'été septentrional où la lumière des cieux interdit le sommeil, sont difficiles à occuper. Magne et moi causons à voix basse. Le Cardinal sommeille dans un débris de fauteuil. Le Chancelier ronge son frein près de la cheminée éteinte. Parfois, il pousse quelques gros jurons qui font frissonner et pleurer Micheline. Alors, le Cardinal s'éveille, s'approche de notre malheureuse amie et murmure quelque vague formule d'exorcisme.

Pour occuper ces heures creuses, également pour ne pas laisser dépérir nos facultés intellectuelles au milieu des pauvres fous qui nous entourent, Magne et moi nous nous sommes mis au travail.

Magne a commencé d'écrire un grand livre : *Grandeur et décadence de l'espèce humaine,* où, dans un style qui se souvient de Montesquieu, il s'efforce de dégager les causes de la défaite des hommes. Il pense, à ne considérer que les faits, que l'espèce humaine fut une expérience malheureuse et trop précoce de la nature. Bien avant les événements de ces dernières années, il trouve la confirmation de sa manière de voir dans le sentiment d'inquiétude, d'angoisse dont firent preuve maints des plus nobles penseurs de l'humanité, dans cette sensation de vide, d'être incomplet, que s'efforçaient de combler les aspirations religieuses, et qui, selon Magne, n'était que le pressentiment de l'avortement final des destinées de l'espèce. L'homme fut toujours trop fragile dans sa chair, pour son intelligence. Pour s'expliquer cette fragilité, autant que pour y porter remède, l'homme a fait alors appel à son cœur, aux sentiments, à des croyances morales, mais ces *impedimenta* en étant venus à lui paraître plus précieux que l'intelligence elle-même, il a laissé s'abaisser en lui l'orgueil et les pouvoirs de cette dernière. Pour un geste d'amour ou de pitié, il a abandonné les lumières de la raison.

À quoi s'est ajouté encore que, ne voyant dans l'intelligence qu'un moyen de parvenir à une certaine liberté d'esprit et d'action, l'homme ne s'est plus soucié que de cette liberté. Chacun s'est mis à penser, à agir selon son bon plaisir. Il en est résulté une dispersion insensée d'efforts, de préoccupations, de recherches oublieuses des dures lois qui commandent la progression dans l'univers. La gerbe humaine s'étalait, insoucieuse, dans le temps et l'espace, comme la fusée au

terme de sa course, belle sans doute, mais prête à disparaître.

Les insectes, venus bien avant nous sur la Terre, ont attendu pendant des millénaires que l'instinct ait parfait leur équipement physique, après quoi seulement ils s'offrirent le luxe de l'intelligence. Sûrs de leurs mécanismes vitaux parfaitement adaptés, délivrés de soucis moraux accessoires, ils ont eu les avantages de l'intelligence sans en connaître les pouvoirs dissolvants. Ils feront, sans doute, mieux que nous n'avons pu faire. Que le surhomme, attendu par certains philosophes, se trouve être en définitive une mouche, voilà certes qui ne manque pas de piquant, et montre qu'on sait sourire dans les laboratoires secrets de la nature !

Pour ma part, je ne pouvais songer à me hasarder dans de si hautes spéculations. Mais, fort des confidences innombrables reçues de Magne au cours de nos soirées, je me suis cru capable, pour occuper mes loisirs, d'écrire sa biographie. Certes, dans l'histoire de l'humanité, maints héros qui tentèrent mes devanciers ont sans doute plus de relief, plus d'actions d'éclat à leur service, plus de grandeur, ou même simplement ont connu des succès plus marquants, mais de nous tous ici, Magne est le plus jeune. Tout porte à croire qu'il nous survivra. Il sera le dernier homme. À ce titre seul, il me semble que le récit de sa vie devait être confié au papier. Si nous avions possédé sur notre père Adam un document de ce genre, son intérêt eût été immense.

Voilà donc à quoi se réduit la vie humaine dans le petit groupe que nous formons présentement. La pensée me vient que si les mouches ont agi presque au hasard en nous ménageant et en nous rassemblant, elles ont cependant sans le savoir constitué un microcosme présentant une image réduite mais fidèle de ce que fut l'humanité défunte.

La forte proportion dans notre phalanstère d'être privés de raison, n'est pas sans rappeler ce que fut cette proportion même dans les plus beaux jours de l'humanité. Magne, avec son esprit de méthode, son goût de savoir, représente incontestablement le plus noble aspect de l'activité intellectuelle. Le Chancelier nous rappelle de quelle surprenante influence jouirent dans l'histoire la parole et le discours. Le Cardinal incarne le besoin de prière et de contemplation qui marqua tant de siècles de connaissance humaine. Il n'est pas jusqu'à nos vieilles servantes elles-mêmes qui ne font souvenir à quelle tâche ingrate, mais néanmoins nécessaire, se sont dévouées les éternelles Marthe.

Quant à moi-même, cherchant de quelle tendance marquante je pourrais être le représentant, je ne vois d'abord que ce surprenant besoin d'écrire ces lignes alors que manifestement aucune créature ne pourra jamais les lire. Cependant, il m'arrive de penser qu'un jour viendra peut-être où les mouches, devenues savantes, retrouveront ces

hiéroglyphes et parviendront à les déchiffrer. Si insensé que soit cet espoir, il est caractéristique que je m'y abandonne. Que ces lectrices futures veuillent bien y voir le trait le plus représentatif de ce que furent les hommes : des êtres qui vécurent d'espoir, et dont ce fut à la fois la faiblesse et la grandeur.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2015

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l’élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, SylvieM, Coolmicro.

1 Procédé de désinfection de l’eau par chloration, testé à Verdun pendant la première guerre mondiale. *(NdE)*

2 « Esclave, chasse les mouches », Cicéron. *(NdE)*